

**VOX**



[ ////supprimer les formes emphatiques ]

Quiétude emmagasinée dans les caves secrètes  
d'un palais pontifical blanc de sainteté. J'aime  
qu'on me voie marcher sur le dos des vagues.  
J'esquive les attaques des frondeurs. L'un de  
leurs jets précis a pouvoir de faire cesser ma vie.  
Je zigzague et bondis, je roule, me blottis entre  
les rochers découpés que ma silhouette imite.  
J'aspire à régenter les anges de glace qui  
sifflotent, insoucians, dans les entrepôts déserts  
de l'empire en banqueroute. Beyrouth sera-t-il  
mon refuge ou ma longue souffrance dont les  
spasmes sont ceux de la vie ? J'admets le retour  
du ressac qui se brise, mais toujours intact  
demeure, j'admets la brise qui ne me détruit pas,  
j'admets la bise qui m'embrasse pour me transir,  
je la bénis, ne la bannis pas, elle me touche et

s'escrime à me tuer, me percer de frissons froids irrémédiables. Un Satan qui me joute. Mais en ma boîte mentale demeure un espace libre, une vraie maison vivante, sans effraction possible, puissant lieu de calcul, un château, un pays, une masse qui donne au monde sa gravité et qui toujours me sauvera des attaques sans voix de la nature déloyale. Les ailerons des avions-requins ou des requins-avions indiquent la trajectoire de l'intention, les ailettes de la bombe, stupides et façonnées, signifient l'unique obsession d'une chute à l'impact explosant, chut! écoutez le bruit qui n'est pas un choix et laissez-vous caresser par le souffle qui ne vous aime pas. La patience du troupeau qui paît, sans violence, même si le fermier tarde à sonner le rappel à l'étable, apporte à l'homme affolé et perdu le réconfort de la confiance et de la certitude qui ne contraint pas. Effaçons les instants les plus noirs de la nuit dont nous réchapons et ne craignons pas la blancheur de calcaire, la luminosité laiteuse, perçue dans les dessins mammifères formés par les nuages passants. Enfin nous respirons la hauteur des blancheurs. Nébulisons les sinus par où circule notre pensée relâchée. Qui le monde englobe et conçoit. Large, en aise de choisir, en repos paresseux qui donne chance à toute chose.

Belle intuition que nous offre la puissante et travailleuse cervelle, robuste comme les caravelles découvreuses des continents nouveaux. Les pastèques juteuses des grandes plaines cultivées ne nous apportent ni joie ni réconfort car elles sont lisses, dures, inaccessibles comme des oeufs de dragon féroce ment gardés. On électrisera les affamés, les assoiffés trop énervés qui tenteront de s'en approcher, les incitant simultanément par des messages publicitaires à se faire les participants de jeux-concours permettant, après tirage au sort et élimination brutale des perdants, de « gagner » une année entière d'approvisionnement gratuit en pastèque de haute qualité. L'immersion dans la bonté canonique, dans le respect des règles depuis longtemps édictées, assure un confort que seule une dialectique ambiguë et sournoise pourra venir compromettre, mais ces brèches ne seront le plus souvent que temporaires et, bien vite, se refermeront comme cicatrices promptement guéries. La montée rigoureuse des contraintes qui caractérisent le processus d'humanisation n'entraînera pas, espérons-le, l'inhumation de tout espoir d'anarchie merveilleuse, inattendue et passagère. Nous soulagerons les opprimés de la peur de l'erreur,

et ils nous enseigneront ce que nous avons oublié. Ils voleront ce que nous offrons et nous aurons, nous, de notre côté, franchi une étape supplémentaire... Les retrouvant plus tard sur notre chemin, solides ennemis qui sauront comprendre la beauté d'une alliance, nous formerons avec eux une somptueuse caravane qui serpentera jusque dans les zones tribales redoutées par les armées suréquipées débarquées en ces terres pour assurer la prospérité matérielle d'un monde trop paresseux- et qui par moi parle aussi – trop paresseux et cupide pour en lui-même trouver les ressources garantes de son bon développement et pire, dont les armées furent aussi débarquées pour empêcher que les richesses ici-gisantes ne tombent aux mains de l'ennemi éventuel que, de chez-eux, les dirigeants suprêmes, plongés dans la nuit de leurs paupières pieuses, ont tracé, dessiné, façonné, coloré et nommé. L'opaline des suspensions anciennes de restaurants diffusait-elle une absinthe lumineuse sur les tapis des billards ? Nos joueurs de tarot ont-ils conscience de la tombée de la nuit, entendent-ils les heures que sonnent les clochers ? Les chapeaux sont lourds à leurs têtes et cerclent leurs tempes d'un collier de serrage douloureux, la pesanteur de la fatigue

leur fait s'ébroussailler la tignasse, cligner les yeux rougis on ne sait comment, les vestes froissées, pantalons tirebouchonnants et crispations et tics de visage et mâchoire décentrent et dévient les moustaches et barbes, leur donnent l'aspect de pantins maltraités, de portraits de Cézanne trahis, abandonnés par le peintre, traînés par des poulbots cruels derrière une charrette de marchand de vin volée. Un aéronef ensorcelé qui jusqu'aux vallées lunaires emporte les écoliers buissonniers. La vitesse nous agace, nous agresse, avec tous ces grincements d'essieu, ce balancement inorganisé de bois disjoint, ficelé, branlant décloué, qui déstabilise le ciel bleu, nous jette les murs sur la figure, plus griffants que les ronces, blessures du crépis granuleux, dissémine les fenêtres, les arbres, les réverbères, soulève trop haut les corps des passants, silhouettes en carton de théâtre découpées, déglingue la carte postale, trajectoires de tringles sans rideaux, sagaies domestiques à lambeaux de nylon, fait souffrir le cheval, mors aux dents, la vie qui écume et qui bave, trempé de chaleurs, rétif et abîmé, attiré par l'oeil du gouffre, écarquillé, traînant durent sa carcasse à la traîne sur la trajectoire exorbitée. Plouf! dans le canal de sang et d'organes, la course

brinqueballante trouve une heureuse conclusion qui satisfait les participants tous habillés en civil comme un groupe contraint d'accompagner le rythme lent d'un corbillard aux piètres rideaux plissés. Admirons plutôt, de ce côté-ci, le brillant épiderme de ces baigneuses encore vierges de la brunissure du soleil obligatoire, où l'os, le gras, le muscle, s'expriment si nettement, ces volumes aux courbes de fruits, d'oranges, poires, melons, ces douces peaux qui ne sont pas de légères mousses de vanille et de châtaigne, qui ne sont pas du lait, ni crème caramel, mais qui offrent à la vue tout cela et encore plus, éternellement, sans lasser, toujours pareillement, et à chaque fois de nuance unique jamais vue. L'érotisme est toujours aquatique, même au loin des rivages, des bassins et des jets des douches modernes. L'évasion se resserre dans les caves et granges où les interstices nés des oublis, négligences, nés du travail, donneront à voir et à inspirer des parcelles d'extérieur, fuites favorisant la fuite, démontrant que toujours l'oxygène vaincra le réduit, une planche déclouée suffisant à quitter le village par le petit chemin de colline et à, sous un olivier anonyme, au sein de la masse, aussitôt adopté et ami, se désaltérer du goulot d'une bouteille cachée entre les pierres du muret.

Réduction fascinée des entorses aux flous malheureux, bonnes mines de madames éplorées, talismans proto-socratiques que [d'aucuns révèrent], perdus dans l'abandon ébahi des sourires attendris, jetant sur les bassins de ciment de plein air les filets des filet protecteurs, pour cette eau lisse, lourde, ce bloc planté en la matière qui la contient ou qui plutôt se construit, se rassemble autour d'elle, s'y affermissant, s'y stabilisant, l'architecture, on le sait, trouvant son horizontalité absolue d'après le niveau de la mer en tout liquide exprimé. L'abandon n'est pas un blâme. Il anticipe les retrouvailles des amis prédestinés qui autrefois, tant de fois, se croisèrent sans un signe. Aux murs antibruit des autoroutes urbaines dansent et se tordent en dansant les messages bombés qui prolifèrent et portent le bruit de la vie en images et couleurs. Locuste, grand hypocrite qui ne babille pas, proclamé par toutes affiches et reportages télévisés, seule vérité proposée, jamais les mots trop légers de pétillance ne retombent en ces quartiers souterrains. Tu badigeonnes, tu gâches, tu nous fatigues. D'honnêtes laborieux administrateurs organisent la vie de la cité publique. Tu as toujours le mérite d'avoir plu, autrefois, au peuple. Les iris maltais sont à la mode chez les

grands fleuristes des avenues centrales. Quel conflit lointain, par contrecoup, entraîne la hausse du prix de leur vente ? Ou quel mécompte financier ? Ou quelle stratégie ? Comme le glaçon chauffe le verre. Buée, froid, qui brûle, alcool évidemment. Une lampée d'alcool frappé ouvre ta gorge à ce souffle étranger. Tu voudrais boire de l'eau transparente. Mais ne sait être aussi liquide et avalée. Coule dans le vide et ne laisse trace. Ou alors, apprend à ne plus t'en désaltérer comme d'une substance fonctionnelle et songe à la rareté que parfois elle a, bien plus que les caisses d'ouzo, raki, gin, abandonnées dans cette buvette d'île aride fermée hors saison. J'aspire, j'avoue, à ne plus avoir le temps d'attendre. À espérer le renouvellement de la future nature que jamais aucun, ni humain, ni animal, ne connaîtra. À couvrir les cloisons de ma méfiance attentive. Ah, quels sots nous sommes d'ainsi projeter la découverte des insignes pathétiques du noir linceul que nos ignorants ennemis tissèrent, croyant nous inspirer crainte et désespoir. La vacuité des sentiments s'étage en boutiques variées, illuminées de guirlandes à ampoules bulbeuses, principalement colorées comme au début d'un nouveau temps de fête dans les coulisses de laquelle sont commises en

totale impunité les vilénies les plus troubles, les plus sinueuses, celles que, même dévoilées au jour, on risquera toujours de considérer comme actes innocents ou peu condamnables. La folie de l'âne luttant contre sa nature risque d'éclater, de faire déborder les chemins, les lacs, les paroles de bienvenue, la bonne pâte du pain levant. Histrionisme ? Mercuriales ? Panique devenue foule ? Observez les volailles enfermées dans les enclos. Caressez l'échine des lapins de clapier. Muselez les chiens. Ne séparez pas les veaux de leur mère. Peu à peu, vous voici contrevenant à la routine productive et vivrière. Ne mélangez pas ainsi les cartes du jeu dont les règles ne vous appartiennent pas. Lavez sagement les vertes salades, épluchez les roboratives pommes de terre, et faites SILENCE. La grande marmite réclame son approvisionnement, sa fourniture... et prenez garde qu'un jour ce ne soit vous-même qu'elle réclame pour la grande ébullition et les joies suffocantes de la vapeur pulsée. Shylock, la livre de chair, le règne de sycophantes. Des hiéroglyphes ont narré toutes ces histoires au creux de la pierre entamée par l'intelligence aiguisée. Les ribambelles se déroulent en plein soleil, plates et constantes, hiératiques et procédantes, jamais ne jouant le jeu de l'écart ou

de l'absence. Corrigez ces furtives figurations où l'artiste, en sa *hubris* a déliré des lignes de fuite qui n'amèneront nulle part. Supprimez cette élaboration qui infantilise nos cerveaux si véloces et resserrent jusqu'à la fermer l'imagination sans limites car nourrie par la réflexion sans fin de nos images optiques mentales. L'avancée ne se finance qu'à ce prix. Les pamphlétaires perchés sur le dos des chameaux montagneux ne savent pas cracher aussi loin qu'ils prétendent. La folie du désert les rend prudents, les aspire et les fait se protéger, enrubannés de tissus sombres et seigneuriaux qui bien vite leur confèrent obligation de régir en tout équilibre, menés malgré eux à la sagesse qui, on le sait, est toujours l'infante négligée, abandonnée dans la cour et le vent du trop grand palais français, qui, au jour de la dérive et de la détresse, émerge intacte de la boue des infamies perpétrées par et vient, immobile, muette, au secours des foules entières de malheureux reconnaissants, oui, elle se fait reconnaître, pulvérisant l'isolement et l'abandon qui si rigidement, pendant tant d'années l'ont maudite et modelée. Le peintre ancien, élève ou maître, ne livre-t-il pas au préalable un [modelo] du plafond projeté ? En ce bijou miniature, n'avoue-t-il pas sa nature ? dans

ce creuset n'observe-t-on pas une intention totalement dépudiquement dévoilée ? Les couleurs et les envies et les obligations broyées magiquement s'y assemblent, ordonnent, consistent en quelque chose d'intelligible. Nos actions nous suivent mais ne nous ressemblent pas. L'élégance nous empêche de sombrer à la poursuite des avalanches de montagne, de nous casser les genoux dans les moraines, d'être charriés par les bonds et bouillons des torrents sans contrôle... huilés d'une boue de delta qui nous succube, jambe après jambe, en progression d'homme en lutte visqueuse parvenu au point où doit s'établir la décision entre la fin et la suite.

Remonté jusqu'à la terrasse blanche du bloc affrontant l'échappée marine, le claquement des drapeaux lui indiquera que ses contemporains n'ont pas renoncé à peupler, à le sillonner comme un champ profond fertile. Égrenez le chapelet de céramique vernissée lisse aux doigts familiers, ou simple komboloï crétois, jeu de main, doigts, poignet, accessoire d'existence tranquille en rues connues... égrenez le chapelet, mot après mot, image après l'autre, désir après désir après désir et montée culminante au paradigme chuchoté, duquel on ressort âme trempée, corps perclus tatoué de mille signes

volatils qu'une rasade bonne de bien bière fraîche ira ranger à l'endroit où rutilent en silences et secrets oubliés, les strates, les étages, les histoires du beau magasin tout neuf ouvert à la naissance. On pourra ainsi choisir de laisser les rêves à l'air libre en reproduisant à échelle réduite les exacts reliefs de la montagne rocheuse, se donnant ainsi possibilité de la caresser du doigt aux endroits où le regard, dans le même temps, la caresse de l'oeil, sophistiquant et partageant l'expérience en installant la maquette sur une structure fixe, équipée d'un fauteuil dans lequel quiconque s'installant se trouvera dans la posture exacte pour bénéficier de la simultanéité du tactile visuel et du tactile épidermique. Voici donc la fin de l'émergence d'une description technique en un tableau de lignes, de traits, de taches de couleur tracées, déposées, sans autre contrainte que de se laisser être parlé. Émergence, récif, récit, dure pointe charpentée, maçonnerie qui se distingue dans le mouvement libre de l'air et de l'eau... libres d'apparence car on sait l'influence calculable des courants, masses froides, chaudes, événement météorologiques et géophysiques. Tentons par ce qui est artefact, quoi qu'on tente, de simuler cet environnement où s'élèvent les édifices et objets pensés. Les lamellibranches

abondants sur ce littoral contribuent à la salubre alimentation d'une population longévivante. Nul choix de vie dans cette obligation d'exister, dans cette négociation tendre et charmante, dans cette intelligente soumission à ce qui vous domine, vous devient et que vous conduisez selon votre guise amoureuse et comblée. Le canal Majeur ne s'agite qu'une fois l'an, quand les pirogues à sculptures dorées y viennent en procession et que la bénédiction de l'Impératrice rayonne sur sur les terres alentour, plaine de vergers sucrés, potagers gorgés de nourriture, de pourriture, subsistance qui jamais trahit son homme, pulsion de l'eau qui s'irrigue, loin dans les tissus, donne à respirer, remue les cellules, soulève, en effort commun, tous accrochés à ce sol où tous ont vu le jour, expulsés, accouchés, bourgeonnés, éclos, éclatés... mille doigts ouverts en pétales sous le ciel qui ne juge pas. Les mystères des nouvelles religions d'Orient, la nuit, la lune, les femmes qui seules savent caresser et trouver les plantes interdites, faire expirer, exhiler, soupiner, souffler hors de soi ce souffle qui est soi, sortir de la nuit, du jour, revivre et inciser la torpeur... nous sommes assommés d'images, de lumière, d'éclats de voix et d'eau élaboussante. Épiphanie. Gloire. Noyau

naissant. Flash. Pur blanc. Soleil qui demeure au midi, aube qui ne cesse en un long début sans nuits, disparition des reliefs et des couleurs, brume lactée, évanescence... D'un coup, le nouveau paysage du nouveau monde nous sera imposé, ni apparu, ni dévoilé, instantanément présent, vierge de nous, faisant éprouver la richesse et le poids de l'héritage humain, de cet outillage mental qui va nous guider et sauvegarder en ce lieu où nul contemporain n'est ni ne fut. Nous construisons les premiers abris. Crusoés d'une planète. Colombes de notre vie en écoulement. Laissons-nous coloniser par ces territoires inconnus, n'espérons nous faciliter la tâche en rencontrant des humains indigènes. Ces humains sont nous. Pas d'excuses, ni victimes, ni coupables... pas de sourires, pas de présents, pas de fraternité. Nous voulons une planète propre et vaste. Elle est à nous, face à elle nous dévoilerons notre valeur et nos pleurs et nos sourires seront les siens. Jamais groupe humain n'aura été autant de même sang que le sol où il s'établit, se propage, est bu, absorbé, nourriture nourrie, engrais volontaire, en porosité réciproque, anéanti, dispersé, dispersé, multiplié – matière de matière. Au loin, l'île monte, grandie du soleil embrumé, de l'eau-loupe, au loin grandie, monte

de la mer, posée, ou alors... limite où l'eau cesserait ? Ton visage, à moitié levé à l'horizon me regarde, de l'air muet de tes sourcils et paupières qui me laissent entendre ton sourire. Tu nais à mes yeux, mon été, mon amour qui sait mûrir les grenades et oranges, regard qui donne confiance, et envie du labeur de la terre, et nous pousse à imaginer les machines qui allègent les peines. Les rêves marbrés n'ont pas la solidité des pierres trouvées par chance au creux des mousses des ruisseaux nacrés par la pente et les sauts. Attribuez les bienfaits de la remontée aux amphores, qui, pieusement, ont conservé le vin ambré des pressoirs phéniciens de la côte sud. Les fruits n'ont pas séché malgré le temps, fluide bonheur qui ne s'altère, désaltère, te soulève au plus haut des crêtes de l'île allongée, endormie sous la chaleur qui jamais ne la chasse, qui jamais ne l'atteint et apporte au couchant les couleurs des bijoux qui donnent aux femmes la fièvre du désir de parure. Et qu'elles dansent maintenant, drapées dans les étoffes à broderies brillantes, le ventre pailleté de mer et de sable, parfumées de la pourriture des raisins abondants dans le fouillis des vignes libres et de l'odeur des fleurs de lauriers roses, humides, fanées. Tombés et tombant du ciel, aux corolles accrochés,

comme des bretelles, lâchés, largués, abandonnés à la guerre terrestre, mitraillant, mitraillés, déchus à coup de fourches, poignards, cailloux et vieux fusils, lambeaux accrochés, chiffons de 1941, carcasses ligotées le nez dans la terre de Minos, affalés, jeunes hommes vaporisés par une main lointaine, enfant qui n'eurent pas imaginé cette vie adulte sans gloire, probité, amour, victoire et liberté, cette vie de coléoptères épinglés, de graines emportées, au hasard semés, comme la dispersion d'une fleur de pissenlit soufflée en riant, menues miettes saupoudrées, condamnés ces jeunes gens à la pendaison puis à la course éphémère du gibier chassé. Il en est d'autres qui, aux frontières de la forteresse unie de la Communauté, viennent, mouches, moustiques se cogner, contre les vitres de cet agrégat de pays vieillissants refusant, à contre histoire, l'apport de jeunesse... Si pas morts noyés, encagés dans les murs durs et expectorés déféqués au loin par avions cargos de viande humaine. Tradition chrétienne ? Racines stoïciennes ? Il semble, oui, c'est cela, que chrétienté chie sur son mythe, sur son Crucifer quand le pus par tous les trous de ses clous, déchet mort pour le salut de personne, sauf celui des habiles apôtres représentants-placiers et

bonimenteurs qui, du supplice firent commerce et pouvoir. Constantin, l'empereur touché par la grâce ? Voit la croix en songe flamboyant ? Ricanements ou pleurs. Quel chromolithographie ! En vérité, le Constantin fut touché par la nécessité de gouverner ses territoires au moyen de l'efficace outil chrétien. Vite, rééquilibrer l'Empire autour de Byzance, le vrai centre de gravité, économique, le seul coeur battant, et l'habiller du nom de l'empereur. Constantinople. Belle mutation, coup de gouvernail, qui propulsera l'empire romain jusqu'au coeur du siècle XV, alors que son ancienne peau païenne polythéiste, annexe inutile occidentale ville souvenir, ville musée - Rome est son nom - disparaîtra, a-t-on coutume de nous inculquer, en l'année 475 sous la cruauté d'anonymes barbares sortis des cerveaux journalistiques des historiens du Second Empire moustachu et barbichu français. Vercingétorix, Alesia, César ! Pourquoi tant d'exégèse sur cette chute romaine et si peu sur le fleurissement de l'Orient ? Fut-ce pour fustiger nos ennemis germains que bientôt les trois clachs enchaînés et conséquents de 1870, 1914 et 1940 allaient faire advenir, en la France. La chrétienté orthodoxe fut-elle concurrente ? La lointaine Byzance ne pouvait-elle être centre de

notre monde nordique ? Trop négros, là-bas. Exotisme capiteux compliqué, décadent, amolli, eunuqué, malaustère, clinquant... trop trop au sud pour la rigueur du froid du corps attaqué par le froid et donc crispé sous l'assaut. Pays de chimères et de contes, empire de marchands corrompus à nez crochus... religion dont les servants, libre du commerce charnel avec les femmes, niait la tradition monachique des communautés masculines et brutales issues de l'ancienne Grèce. Toujours guerriers ensemble. A la vie, l'amour et la mort. Discipline pour soldats de Dieu vite imposé. Il fut moment de serrer les rangs pour gouverner ces féodaux et leurs serfs. Moines-soldats installés dans le siècle, et grande campagne de communication multi-support avec le logo de la croix rouge sur fond blanc. Les Croisades, ça leur faisait du défoulement à ces brutes guerrières. Et destruction de l'ennemi-femme, neutralisée, animalisée, dépossédée originelle pécheresse vouée à éternelle réparation et repentance. Comment les femmes de Byzance vivaient-elles ? Mieux ou pas ? Je me demande. Et nos reines septentrionnes, nos [Brunehaut] qui rayonnèrent sur des hommes en débandade. N'ont-elle pas prouvé la liberté possible des femmes d'Occident,

la où meurt le soleil. Les sources me manquent... et l'intuition sans assises est une piègeuse qui nous encourage à caqueter : « Romancez, romancez... perdez-vous dans votre propre histoire, subissez votre vie, soyez ainsi gérables. » Je me tais donc sur le sujet, jusqu'à « plus ample informé » aurait dit un chef de bureau de ministère de la IIIe République française sous la présidence d'un [Grévy] ou Sadi-Carnot. Les publics de rue n'ont pas bien souvent de IIIe, IVe ou Ve chance. Jaillissement prévu des cycles inévitables qui nous surprennent résignés à la lutte, déterminés à chevaucher le monstre venu, l'exterminateur, et dont nous faisons emblème de notre commencement. Nous découpons ainsi le temps en époque bornées, traçons la voie, inventons le chemin qui aurait pu devenir mille autres chemins par seule décision de notre vouloir imaginaire. Non contents de nos mondes, nous voulons l'univers, par abolition des limites physiques, installant ainsi une permanence pour qui le temps est espace aisément dilaté, en tous sens parcouru, abstraction révisable que les humains en grand nombre tendent à confondre avec l'évolution du corps. Les Républiques dans les rues superposent, accumulent, juxtaposent leurs signes et monuments... alors que la café-

restaurant des Quatre Chemins demeure fidèle à son enseigne, longtemps après que le carrefour d'où naquit son nom ait été remodelé en giratoire à six ou sept branches. Le pouvoir naît, meurt, tandis que noms et mots, monuments tenaces, continuent de clignoter, danser, balises lumineuses fidèles aux marins que nous sommes. Le temps s'embarque à bord de nos bateaux et s'en remet à nous pour amener à bon port. Nous voguons, portés par les vies et les succès du moment, réglant nos gouvernails sur les cheveux libres des femmes dans le vent. Électricité nous accompagne, devenue élément naturel d'un monde, comme l'air, l'eau, monde sauvage, biologique, physique, dont nous découvrons que nous sommes auteurs, tant, pendant dizaines de siècles et siècles, cette vitale tâche fut confisquée par l'idée de dieu, interdite par le pouvoir qui en tirait avantages. Le monde – notre monde – est notre artefact. L'artificiel est un naturel. Comme sont les mondes où vivent les fourmis, les chiens, les choux-fleurs, le minerai de fer. Multiples et réciproques façonnages et combinaisons. Nous sommes notre Nature. Comme la rivière qui creuse son lit. Doit-on considérer que seuls nous avons intention de faire ? Le mystère animal, végétal, minéral nous entoure... et ne savons pas

répondre. Nous en sommes constitués, nous le constituons. Mes lymphocytes ont-ils une âme ? N'est-ce pas leur voix combinée aux autres celles de mes toutes cellules qui par ces lignes parlent ? Je suis matière et pour moi elle s'écrit, se décrit, s'inscrit. Les hurlements des moteurs emportent loin de nos terres natales, arrachent au sol et font approcher, au plus près qu'il n'est permis, les flammes centrales de notre soleil et montrent le toit des nuages que si bien, sans jamais l'avoir vu, les peintres anciens des tableaux religieux modelèrent et illuminèrent en rondeurs ombrées. Notre Grand Lampadaire insistant, à qui demeurons fidèles, confiants en sa longévité qui dépasse plans et prospectives. L'Unique Ampoule nous satisfait, insouciant que nous sommes. Sainte Ampoule de l'Unique Empire Humain d'Orient et d'Occident... permanent malgré les angoisses et les séismes et les sévices... savant, toujours s'avancant vers les limites où l'aperçu de sa propre image le rend fou de rage et lui fait briser l'optique qui le contraint et l'emporte en directions et richesses imprévues vers la prochaine lutte, prochaine victoire de vitrine, éclaboussement de gerbes de fragments solides et brillants qui, soit, chanteront de multiples chocs sur le sol dur, sonore et lisse et resteront épars,

petites pierres dures à sertir... soit, traversant le souffle d'une flamme de jet de pétrole, couvriront de rosée vaporisée les corps des travailleurs qui dans la fange noire luttent contre la force oxydée des vannes bloquées, contre l'architecture tubulaire, intestin des poutrelles, derricks, pylônes, où bande la force essentielle de l'ancien monde pétrolier. Huile suintée de la pierre, miraculeuse, nauséabonde, grasse et chaude, comme la rare sécrétion d'une glande, sperme visqueux et boueux, liqueur minérale densifiée par l'alambic géologique, originelle pourriture de vie, transmutée en sirop imputrescible et nourricier. Les kalachnikovs qui dans la nuit pétaradent et saccadent le musique de la fête, avec leurs claquements secs et chauds ont toujours chanté les malheurs et joies des territoires aux sous-sols nourris de l'humus liquide, de ce sang plus précieux que le nôtre. Lacs opaques à nos yeux cachés, nuits poisseuses qui en jets ambrés, lumineux et tubulaires, finissent, raffinés, par gicler des gloutons becs des pompes urbaines. Bon whisky des traditionnels distilleurs d'Écosse que la falsifiante promotion publicitaire nous montre sereins, toujours barbus, souriants, expérimentés et sages dans la lumière tamisée de leurs chais

centenaires. Avec des reliefs où les reflets artificiellement magnifiés ont la luisance irréaliste des diamants des trésors des films d'aventure, scintillements aux éclats étoilés, bain de lumière voilée. Faux ! Tout cela est faux ! Faux de la Mort. Qui nous tue d'ébriété frelatée, de promesses jamais tenues, de ponction, liposuccion, de valeur monétaire, laquelle est, n'oubliez pas, matérialisation de temps de vie, arraché à vous ou à d'autres. J'achète la baguette de pain 90 centimes d'euro... Je t'achète les secondes de la vie que tu as passées à fabriquer cette baguette. Et n'entendez-vous pas les médias électroniques et papetiers jeter l'anathème sur les « grands patrons » qui en un an « gagnent » l'équivalent de 23 000 années de salaire d'un homme ou femme rétribué à hauteur de 1 100 euros mensuels ? Nous sommes cette réalité. Tout est comme si « grands patrons » et « gros actionnaires » mangeaient la vie de millions de personnes, la leur soutirait... à tels points qu'ils en sont « grand » et « gros ». L'ingestion des « petits salaires » rend fort et bien portant. Oui nos vies ont une valeur monétaire. Oui et oui... le marché, comme celui des esclaves des temps anciens. Quand enfin les besoins essentiels de l'Être humain seront-ils déconnectés de l'argent, de la

monnaie ? En venant au monde, je dois naître avec le droit inaliénable à être nourri, logé, éduqué, soigné, toute ma vie, en pleine et entière « assistance », diront les peureux... en plein essor et partage, faut-il proclamer ! En pleine modernité ! En pleine civilisation... Nous, stupides, arrogants, incapables d'assurer à l'individu ce que les tribus « primitives » garantissaient à leurs membres. Et nous vivants dans le village planétaire, où toujours et de nouveau, sans cesse en retour, la nécessité de subsistance et protection physique fait naviguer les gouvernants gouvernés, où toujours gouvernants et gouvernés sont unis dans la solidarité consubstantielle à leurs fonctions. Accès au pétrole, énergie, richesses minières... l'économie est bien le dos de la grosse baleine métaphysique sur laquelle nous valdinguons, emportés, malmenés, propulsés, éjectés. C'est ce corps mastodonte qui pulse les courants de l'humaine culture, l'entraîne, précipite, en navigation rapide. Domptage de l'animal ! Qu'il nous mange dans la main ! N'oublions pas de dire que la grosse bête s'alimente aux techniques et sciences. Malgré nous, ou pas, on dirait que, oui, nous sommes maîtres du monde. À la fois géniteurs et tissus cellulaires de la baleine-

monde. Elle monte, elle monte, émerge, plonge et nous fait ployer. Illusion de croire qu'un jour viendra le jour des dettes soldées. La main qui fait mouvement pour saisir l'objet ne possède pas l'objet. La fin de la dette est fin de la marche en avant, fin de la confiance et de la certitude en nos capacités. Endettez-vous ! Aspirez l'avenir au creux de la main et serrez, modelez. Jusqu'au jour où, ivre, shooté, envoûté, vous étoufferez le présent de la vie et ne paierez plus qu'en douleurs cardiopathiques dans un univers de poids pesants, de promesses, de reproches et d'impossible repos. Endettez-vous, mais soyez forts et maîtres du grand cétacé.

Sultane plaquée au sol volontaire, en joie de fraîcheur dallée, pas touché par l'air dehors brûlant. Tiédeur de l'eau des bassins. Cigales qui s'agitent, et font leur bossa, énorme. Les carrefours de noeuds de tuyaux noirs, pris dans la masse des vannes bleues, à cadrans aiguillés, distribuant l'irrigation sous les oliviers, raisins et longues serres de plaine. Sultane seule se moque du jour avec l'amant dans l'ancienne demeure vénitienne, dont les murs jamais ne succombèrent. Elle est à moi cette femme qui est venue drapée, avec les plis nus de ses hanches, le brillant de l'étoffe perlée, gaze pailletée et

accrochages de sequins et chaînes dorées jamais immobiles. Statue d'étoffe et de chair vivante apparue à ma mesure, au sourire foncé, aux yeux noirs dessinés, archétype de déesse en sari, mains baguées, porteuses de bulbes précieux enchâssés de ciselure, intelligentes et civilisée par les siècles de savoir et d'histoire que notre Occident, tout frais sorti de l'ethnocentrie, a si longtemps méconnu. Notre regard tue le monde, l'efface, le rend muet. Nous mordons la chair et massacrons les organisations subtiles. Jamais ne comprendrons le système tribal complexe qui unifie si fortement l'archipel... notre quête de l'unique roi n'a pas abouti et l'énigme demeure. Vivante, dans la terre où les pioches et outils de terrassement risqueraient de la blesser. Dieu la bénit et la protège. Sa tête, attentive et souriante, auréolée de cheveux de verdure en déroulés cascadants, aperçoit bien au delà de derrière moi. Enneigée de tissus précieux et fins, elle prend plaisir me savoir admiratif de la caresse de sa peau par l'étoffe, aussi légère et insistante que celle de ses doigts fins délicats et précis, accompagnés de l'habile souple poignet de bracelets ornés, qui sur moi et ainsi me terrasse. Lectrice russe blonde attentive aux caractères cyrilliques, assise droite, femme d'un monde

lointain, sublime porte, ouverte sur territoires qui me dépassent, confinant à la Chine et aux terres gelées d'Amérique. Chaleur glacée des yeux pâles, rose de la barrette dans l'or des cheveux, bandes rouge et blanc du noeud d'un foulard au col du vêtement... reviennent ainsi de si loin les multicolores vêtements du folklore ukrainien socialiste. Cheveux d'un doré ancien, nuancé des contours, creux et reliefs d'un cadre d'une époque impériale ou plus simplement, vigueur de la couleur des blés couchés, volontaires, sous un vent et une pluie. Caresse d'une main atmosphérique, phénomène de nature imaginaire, univers où les fées viennent te voir, espionner, observer, évaluer la prise et entre elles se concertent. Bienheureux auditeur de la musique de leurs chambres où le corps des instruments à courbes lisses, donnent leurs âmes, se mêlent en accords de couleurs à textures touchables, offrent à toi la construction d'entrelacs de cordes et ondes soufflées, de voix qui s'agrippent, s'attrapent, montent comme lierre au tronc du grand arbre et te font forêt, plus qu'abri, pays où la marche sans fatigue t'est possible, pays qui avance autour de toi, où tout ne cesse d'éclorre, de cingler, de cascader en reflets de bois et cuivre clair, en coups de têtes de

peaux tendues... c'est un buisson inextricable qui pourtant parviendra à la délivrance, à l'explication qui te comblaît, te crochera les pattes et tourneboulera, giflé, saigné, percuté et te portera, jusqu'au bout, secoué, sauvé, secoué, aura joué de tes organes comme du meilleur instrumentarium dont jamais de ta vie ne disposeras. La nef d'une église à charpente de bateau ancien, n'est-elle pas intérieur de thorax ? et les piliers circulaires des artères ? Tous les temples de toutes religions ne sont-ils pas le lieu de la Respiration ? Où l'on tente, dans ces bâtiments, de nous emmener tous au plus loin sur des océans lointains et profonds comme l'inconnu de nos âmes qui nous tourmente, manipule, se moque de nous, de notre cécité, sous-dimensionnement perceptif et cognitif. Baignés, roulés, portés, portés, rudoyés, flattés par le concours des circonstances, affamés, engourdis, anesthésiés... nous voici bien démunis pour comprendre et faire de nous l'objet de notre étude. Il faudrait que nous puissions peur physique vaincue, nous catapulter par delà les remparts de la cité natale et atterrir, contusionnés, groggys , dans une savane poussiéreuse, caressante de ses seuls buissons épineux, zone inhospitalière à l'ancien Occidental

aventuré et pourtant dont, parfois, ses ancêtres sont issus. N'oublions pas... dans l'état de la connaissance actuelle, l'Homme est apparu sur le sol de l'Afrique. Tous négros ! Entendez-vous ? Entendrais-tu Louis Destouches ? Par les tambours le message passe. Par les basses du dub, les touches percutées de Thelonius Monk, les containers plastique déchargés par les bennes à ordures, les cloches catholiques de paroisses en paroisses, et les sirènes policières, ambulancières, pompières et les klaxons automobiles les soirs de victoire de foot, et le mercredi à midi les sirènes des mairies, et les explosions des feux d'artifice de fête nationale... parfois nous nous entendons. Nous savons que nous partageons le même temps, et ça ne peut faire au ventre que ces chatouillements d'émotions qui prennent les enfants quand la musique amplifiée de la fête parvient en avance, bien avant le virage de rue, de route, qui en dévoilera, vite, bientôt, les merveilles nocturnes et le coeur d'amour souriant. Des jours durs, parfois, où la force manque pour faire battre ce coeur du monde, dont nous avons charge. Trop petits et recroquevillés dans un paysage qui nous ignore, déchets, vestiges laissés par ceux qui ont précédé, partis ailleurs, plus heureux ou morts.

Trop petits pour le grand large. Et pourtant... petits et suffisamment mobiles pour s'y promener, jamais n'être lassé, toujours faire face à l'invu. Élançons-nous dans le terrain de jeu. Et fiers soyons, de notre modeste dimension. Quel poids déjà ?  $1/6500000000$  de vie humaine? L'aspiration à la grandeur vous tasse, vous enfonce dans la feutrine grenat d'une boîte en bois laqué. Au musée, mort ! Domestique usé par les vexations et les coups, rongé par l'état de permanente convoitise, enfermé dans l'inespoir, complice de son bourreau, chair vivante économe, suspendue dans son vieillissement, fragile enveloppe sans bougement. Où sont les rides et la blancheur ? Que de la cire, froide, qui se conserve en sacrifiant ses organes. Qui aime entretenir les chapelles ou régner sur les longues tables des conseils d'administration, ou alors arpenter et ordonner les bibliothèques, les archives, là où s'installe une sorte d'éternité, entre parenthèses, provisoire, à l'échelle du grand temps. Vous trouvez que ça souffre trop ? Tangages, tournis, épuisement ? Il faut avoir le courage de fuir. De s'échapper comme l'eau torrente. Ça remue, ça serre la tête, ça tue ? Refusez et prenez le maquis... sans même bouger de place. Autour de nous la jungle hostile

anarchique, insensée, contradictoire, se retirera, un ton plus bas. Votre coque spatiale est à construire et enforcer. Zone poreuse, d'échange filtré, impossible chemin direct vers le noyau. Bien assis en soi, et avoir l'expérience pour considérer, envisager, projeter, accepter, recevoir et, reposé, avoir don d'une force de don. Toute votre bonne vie qui traverse le tamis et va rayonner. Le monde géométrique est trop grand pour toi, alors tu le fabriques. Ta maquette petite est une grandeur humaine.

Le tchou-tchou n'est pas à prendre à la légère. Attention aux innocentes figurines installées derrière les fenêtres des wagons. Voyez comme la barrière du passage à niveau s'abaisse vite et précisément. Électricité là-dedans. Et d'où viennent les affolants monuments et immeubles qui nous embrassent et nous écrasent ? Ils viennent des maquettes des architectes. Attention, alors. Le petit paysage peut faire du bobo à la main. C'est d'ailleurs pour ça que c'est papa qui s'occupe d'installer les branchements électriques et qu'il reste là à surveiller si tout se passe bien. Les bateaux en bouteille peuvent-ils nous cracher des tempêtes à la figure ? Ma voix dans la bouteille sonne comme une prisonnière embaillonnée. Mais le goulot, attaqué par mon

souffle horizontal, extirpe la voix du corps de verre gonflé. Tûût. Phon-hon-pp. Corne de brume, sirène de cargo partant, mélodie votive dans les sous-bois d'une terre paléolithique. Ou alors se fumer à grands poumons un long beau didgeridoo qui fait de toi un homme, un arbre, un langage, un saccadement de bouche qui impose le rythme, oblige à entendre, à bouger et à aussi, se faire vibrer, au ventre, aussi puissamment qu'un baffle de *sound-system* jamaïquain. Le tremblement de la terre est ton corps. La grosse boule te supporte, donne l'attraction qui te tient en place, indique les actions qui élargissent l'espace, elle remue ta tête, la fait gronder de tempêtes qui obligent à surnager, chercher l'air vers le haut, lutter sans autre effort que la peur de mourir, tu es soutenu pour parvenir à t'échouer sur un sable gravillonneux de plage volcanique, où personne de ton clan n'est là pour te rassurer, sable noir sous ta blanche peau de noyé sauvé des eaux, emporté dans la torpeur, charmé par le soleil flegmatique, soigné par le vent de l'intérieur des terres, léché par un cheval perdu, oublié après le tournage d'un film, bête pieuse qui reconnaît un homme bon en besoin de réconfort, te levant ainsi après 17 heures de sommeil, debout face au large agité, comme une

écharpe de soie de femme qui t'échappe, te sentant la force d'un géant, d'un héros de mythe grec décadent, victorieux du combat qu'il n'a pas cherché, nettoyé, purifié, vidangé des peurs, des remords, des doutes et des petites voix accusatrices – de tous ces petits criquets, enfin seul avec soi, maître du silence et du bruit, dont la parole pensée donne son nom au paysage et en établit les entrecroisements de significations. Comme te voici riche contemplateur de cette jungle, cette masse vivante qui est ta tripe et ton voyage de rêve nocturne, où dans l'écheveau, fougueux, rebelle, se cache l'idéal, un repos, un lieu d'amour secret, idées, sentiments tournoyants, emmêlés, touches et traînées de brosses polychromes qui donnent au regard la liberté d'entrer, de circonvoluer et d'à son tour participer à la vie végétale de la belle masse, de la trouée merveilleuse où tous les temps se valent, se contredisent, dansent ensemble. L'eau stagnante, saturée d'algues, n'appelle pas le plongeur du corps mais les questions des yeux qui cherchent à interpréter les profondeurs vertes foncées où le regard voudrait descendre, en sa fauilant entre les végétaux subaquatiques, tellement nombreux que l'eau en devient presque solide, avec de larges palmes on pourrait marcher

à la surface, suppose-t-on. Ou alors faudrait-il être un menu fretin pour aller naviguer et touristiquement admirer admirer les gorges et vallées dessinées par cette végétation des profondeurs, atteinte incomplètement par les rayons obliques de la lumière, paysage à pans multiples, animé de chapelets de bulles joyeuses, car l'eau de la source est gazeuse. On voudrait manger ces molles tiges tordues, tarabiscotées, de rhubarbe d'eau sucrée, ces confiseries translucides et gélatineuses en craignant cependant de n'y trouver finalement qu'une saveur douceâtre, fadeur dégoûtante de la putréfaction lente des tissus végétaux en formol aqueux. Des guirlandes festives, rituelles, enchantées, pourraient être assemblées en utilisant les algues et plantes. On imagine ces festons naturels ponctués de calices de nénuphars blancs. Mais pourquoi célébrer, pour célébrer quoi ? La visite en cette forêt d'une sylphide RnB tout en gloss et vêtements plaqués à sa peau métisse, ondulante, ployée à la pulsion de la machine rythmique élaborée par l'équipe de production ? Plis du ventre en torsion, torse et poitrine et seins collés par la seconde peau d'un maillot d'athlétisme en tissu de mailles poreuses, parcouru de motifs parallèles, bandes

monochromes étagées, déstructurées par l'insertion d'un éclair vert fluo, traduction graphique du *power* électrique de la musique de studio. Où même une trompette sera, elle aussi, électriée, n'échappant pas à l'influence de l'époque où nous baignons tous, certains s'y refusant, sanglés et verrouillés dans des scaphandres pesants menacés par le risque de sectionnement du tuyau d'alimentation en air, menacés par la possibilité d'une fuite et l'irruption de l'eau à laquelle ils ont tant essayé d'échapper. Mais voyons, c'est en imitant le milieu ambiant qu'on parvient le mieux à s'y déplacer et en sortir... d'où l'avènement du scaphandre autonome et des plongeurs, appelés dans les anciens films d'espionnage du siècle 20, les « hommes-grenouille ». La palme à l'inventeur de la palme. Et la mise au point des bouteilles d'oxygène portatives ne fut pas une bouteille à la mer. Victoire sucrée, salée, marine... Le pompon ! Caresse d'une trompeuse anémone. Car les nouveaux plongeurs sans défense sont nombreux à avoir servi de plat de résistance aux requins gourmands, amateurs de nourritures aquatiques, pas du genre à laisser leur assiette pleine. Coquins de squales toujours à l'affût d'un bon coup de carnage, petit rodéo naval où ils

engloutissent tout. Ne parle-t-on pas d'estomacs requins où les pêcheurs découvrent montres de plongées et cartes bancaires ? Vivants coffres-forts et en plus qui donnent l'heure, transposition biologique des voraces distributeurs de billets qu'on croise postés aux carrefours de nos rues bancarisés, où, nous autres, pauvres pingouins gelés, risquons, chaque mois, de voir notre petit rectangle de pouvoir plastique se faire happer par les fentes édentées et muettes, impassibles regards plissés, de vieux loups de mer ou d'Indiens des plaines, qui guettent sans même y prendre garde, nos défaillances financières. Et après, c'est la faillite, la saisie de nos belles vaisselles de mariage, la reptation de bureaux d'allocation en centre de formation situés en périphérie, où nos rêves de propriétaires se dissolvent dans les gaz toxiques du trafic automobile, de la contrebande volatile des crédits auxquels on finit par ne plus croire, infidèles produits boursiers, mauvaises actions, pénibles obligations, nuisibles bons du Trésor qui donnent accès à des coffres bourrés de plus de vide qu'ils ne peuvent en contenir, bombes à implosion plus puissantes que notre colère. Si nous ne sommes pas morts, précipités du haut d'une falaise de crédits, nous trouverons consolation dans de

grosses pâtisseries au chocolat enrobées de volumineuse crème glacée, creusant ainsi notre tombe et le déficit du système de protection sociale de notre pays, un filet criblé de trous à travers lequel nous chutons en silence, nous « paniers percés » que l'opinion vilipende.

Et pourtant, tout anonymes et défaits que nous sommes, les mailles du Grand Réseau Mondial parviennent sans effort à nous retenir, ne jamais nous lâcher, extensibles à l'infini et bien au delà de notre mort individuelle et physique. Pardi ! Le web fut conçu pour survivre aux bombardements les plus violents de la pire armée moderne. Bombardements de fer, de feu et de particules. Moins redoutables que les attaques logicielles, à coups de bactéries électroniques, de vers binaires, de virus américains, spywares de Russie, de chevaux de Troie en bois numérique et toute une cohorte de créatures grimaçantes et infectieuses, dont l'affection désobligeante dérouté le silicium, le distrait de sa vocation austère et rationnelle, en fait un malheureux zinzin qui propage la mauvaise parole. Effraction dans les salles silencieuses et ordonnées du microprocesseur, temple-roi de la carte-mère où les valets véreux détournent les stocks de richesses au profit de leurs amis trafiquants,

capitaines défroqués, déserteurs barbus et engraisés qui font commerce de datas et festoient le soir sur les plages à la flamme de feux de pétrole. Super Mario, le plombier rigolo, ne pourra rien contre ces boss effrayants. Il y crashera ses cinq, dix ou quinze vies et le jeu sera *over*. *Data overload*. Erreur systémique. Échec de la procédure de sauvegarde du monde gentil. Panique chez les persos, plus question de lol ou de mdr. Aucune *data recovery*. On se dirige vers le *reset* cosmique, pas drôle du tout. On va se faire vider, d'un coup, de notre substance, et on sera des sortes de gants de ménage, flasques, recroquevillés dans un coin, on ne vaudra plus un centime et aucun banquier, même le plus avide et inventif, n'acceptera de nous prêter vie. Nos coffres pleins de remords, nous irons tenter de renaître loin d'ici sur le tracé d'une autoroute en construction, essayant de faire tirer notre petit chariot ridicule par les camions de chantier et de traverser les collantes terres labourées jusqu'à la ville provinciale annoncée par les flèches de sa cathédrale, verticales à l'horizon, où nous parviendrons à décrocher une audition à l'opéra local, ne déclenchant hélas que bâillements chez nos auditeurs. Nous pourrons nous consoler en acquérant, grâce à des pièces pêchées dans la

fontaine votive du jardin de l'évêché, quelques sucres d'orge faits maison dans la pâtisserie de la grand' rue centrale piétonnière. Et pourquoi ne pas aussi profiter de la monnaie qui nous reste pour aller jouer une partie à trois boules sur le vieux flipper *Star Treck* du café de la place des Tilleuls, en face d'une Salle des Fêtes aux vitres cassées, dont la porte délavée, placardée de vestiges d'affiches de cirque et de minitel érotique, est verrouillée par une chaîne antivol de moto. Les rassemblements populaires ne sont plus d'actualité, la solidarité joyeuse, main dans la main, n'atteint plus les ciels orangés des crépuscules, les artisans de la Crête ancienne minoenne ne pourraient plus aujourd'hui dessiner leurs personnages qui font la ronde, le couple amoureux forme un cercle, anneau de chaîne, voici donc la seule irréductible ronde qui nous reste, repliés, collés, embrassés, fort serrés l'un contre l'autre pour éloigner le monde ravisseur, couple fou de joie cannibale et d'intense douceur subtile inhumaine, acharnés à l'impossible, à la dégustation réciproque d'où naissent parfois les enfants qui formeront le cercle d'une famille, autre ronde, joyeuse et disparate, qui, oui, tournera gentiment comme petite planète prospère et cultivée. Multitude de

ballons colorés projetés entre ciel et terre, et rebonds, rebonds et rebonds tandis que dans les pimpantes maisonnettes vivent paisiblement de mignon ours bipèdes cheminant benoîtement dans des chemins creux bordés de fleurs, au son d'une fade musique de synthétiseur en sourdine. Le petit peuple des animaux enfantins s'éloigne vers l'aurore en se dandinant, le laissant seul dans l'avant-nuit mauve et sanglante des ciels de fins de batailles, d'apogées d'épopées, de débâcles militaires, héroïques et polydivines, brocante grandiose de mourants entassés en vagues diluviennes, enroulements d'étoffes nuageuses, où toute la douleur, les souffrances, l'agonie se tendent et convergent sur le sujet central de la scène, cet homme au torse musclé, zébré de blessures, qui, au moment d'exhaler son dernier souffle, proclame la grandeur sacrée de celui qui n'a pas refusé de s'immoler. Panorama chrétien, où le vaincu est en gloire universelle, délire contrenaturel, vision de fervent croyant sous drogue dure, idolâtrie de l'échec et de la douleur, où la trame de l'âme humaine se découvre à vif, où les prosélytes du culte croient pouvoir prélever les échantillons uniques de la vérité qui les portera vainqueurs dominants au coeur même du chaos du monde, c'est la

transcendance qu'ils promeuvent, crucifions nos corps impurs pour que nos esprits saints s'élèvent dans l'éther et plus jamais ne soient soumis aux obligations dégradantes des actes matériels. Ascension, nébulisation, offrande au plus haut des cieux, là où même les chars des dieux antiques ne sont jamais parvenus, dissolution, absolution, conclusion éternelle, repos d'outre-tombe, abreuvé par la lumière incertaine des lointains soleils, flammes de briquets à essence allumés un instant, par marins fumeurs solitaires, au bord d'un môle inhospitalier, souillé de graisse et pétrole et rouille vive, parsemés de structures et machines métalliques délaissées, mortes, malades, surexploitées, jamais repeintes, outils méprisés par des hommes déjà eux-mêmes trop fortement maltraités par les travaux de la mer, frères littoraux des mineurs du Nord et de l'Est, viande à vin rouge, à bière, à liqueurs fortes et alcools blancs, chair à canons de la guerre permanente, celle qui nous apporte confort, chaleur et nourriture... jamais gratuitement, car le gratuit est un inceste, une déviance qui déséquilibre le bon échange et ainsi pervertit la saine vitalité qui porte la race humaine. Donner sans retour est une anomalie qui toujours finira par trouver son

châtiment, donner sans retour, mon ami, c'est prêter l'argent que tu ne possèdes pas, c'est creuser ta dette, faire gonfler ton débit comme une glande cancéreuse, c'est te faire grandir inconsidérément jusqu'à devenir une idole de dimension atmosphérique, mince prophète de carton, maladroit dans le vent, que l'ange et la tempête puniront, bien éléments s'ils en laissent le contenu d'un petit bol, deux-cents grammes de bouillie grise et glacée, régurgitation d'un animal à qui la faim extrême a fait ingérer n'importe quoi. Comme les débris de papier et les datas inutiles laissés par un ouragan boursier mondial, aussi violent, puissant, que la volonté de l'imagination humaine, crise de génie, hypnose par la grandeur, constructions mathématiques probabilistes, oeuvres de l'esprit qui semblent créer une nouvelle biosphère, un nouvel environnement de vie et de mort pour les milliards d'autochtones de la Terre. Dangereuse obstination du cerveau qui parvient à faire advenir l'inexistable, à matérialiser ici et maintenant ce qui ne peut survenir que dans le futur, à bousculer l'ordre du temps linéaire par la puissance du crédit, de la répartition des risques, révolution néolithique financière, où à partir d'une graine unique on parvient en quelques

saisons à faire monter des hectares de blé opulent. Encore du crédit, encore de l'ingénierie financière, encore de l'imagination, de la complexité, de la démultiplication, de l'audace, jusqu'au point ultime où l'argent se volatiliserait, ne serait plus que fiction planant dans un espace indéfini, référence abstraite qui cesserait de peser sur les existences. Trop d'argent tuera l'argent et lui fera gagner un éternel paradis du haut duquel il protégera les entreprises humaines. Devenu Dieu, esprit saint numérique, il nous aura libéré de sa chair, et enfin nous laissera devenir grands, en compagnie, de nos soeurs machines. J'attends le jour où je pourrai payer ma nouvelle maison avec un emprunt remboursable sur 250 ans... inversons les critères du temps et de la causalité, diluons l'argent dans l'infinitude, poussons-le au bout de sa logique. Libérons-nous ainsi des poids archaïques du désir de propriété immédiate et entière. À leur tour nos enfants emprunteront sur 1000 ans pour honorer les dettes que nous laisserons... qu'ils pourront revendre à des négociants en crédit... la folie mathématique est sans limites. Et nous y survivrons. La Grande Fiction monétaire et financière peut se modeler sans limites, une pâte souple, étirable, ferme, jamais sèche, qui doit pouvoir épouser les formes

de nos vies, s'y adapter, les tapisser, y adhérer avec subtilité, comme un film de crème qui vient protéger votre peau. Perfectionnons l'argent, encore et encore des essais, des tentatives ! Jusqu'à ce qu'il s'autocannibalise ou qu'il mute et enfin appartienne aux fléaux des siècles obscurs loin derrière nous écoulés. Ha ! Ha ! Idéal, utopie, dystopie, délire. Mais oui, et alors. Le réel, savez-vous, c'est le simple résultat de la soustraction *idéal – possible*. Donc pas d'idéal, monsieur, pas de construction du réel... juste sa simple gestion. Vous restez vivre sur votre vieux plancher vermoulu que vous réparez, restaurez, rafistolez et puis un jour vous rejoignez le plancher... en petite poussière, comme lui vous tombez. Et vos successeurs pragmatiques continuent de rafistoler, de remplacer à l'identique jusqu'à rejoindre eux aussi les petits restes de poudre de bois et d'os qui traînent au rez-de-chaussée entre les pavés de l'écurie. Là où s'agitèrent autrefois pendant quelques nuits les soldats qui avaient réquisitionné le bâtiment, engagés avec leurs chevaux dans une diversion, une contre-attaque ou une retraite, ils ne savaient pas, une chorégraphie confuse, heurtée, dirigée par son mouvement propre, par l'aléatoire combat, l'absurdité des ordres

contraires, imprécis, le ressac des fuyards en uniformes, les voitures civiles affligées de valises et ballots de drap arrimés sur leurs toits lisses avec des entrecroisements de cordages boursouflés de nodosités disparates, improvisées par des mains inhabiles, fébriles. Tout un pays qui se libère et avoue son refus du combat, pressé d'obtenir le statut de territoire occupé pour que la vie d'avant-guerre puisse enfin de nouveau s'installer. Laissons le démon nous soumettre, tentons de lui complaire pour que nous puissions continuer à vivre dans le confort de nos vies entamées. L'esclavage ou la boucherie ? Le choix, s'il existe, est vite fait. Rampons et survivons. Mais attention, sous le joug, notre sang animal risque de souffrir. Et l'occupant verra monter une intolérable résistance à son offre d'amitié, feinte ou sincère, ou les deux. Certains prendront des risques jusqu'à perdre vie. Les plus timorés seront acculés à la désobéissance, à la dissimulation. Une bombe à longue et lente mèche, grossira, insensible au passage du temps. Quatre ans, quarante ans, cent ans, elle est sûre d'exploser, de fleurir un jour, d'envoyer au vent ses fertiles étamines, dans le feu, le sang, le fer, les larmes... ou dans les pleurs de joie d'un amour longtemps retenu qui enfin trouve ses

mots, sa voix, et emporte tout sur son passage, noyant les rusés, les méchants, les prédateurs, les envieux, les désemparés, les inquiets, les imbéciles, dans un lait de béatitude et d'humanité instruite et bienveillante. Cet espoir à ventre d'argent bondira le long des cours d'eau, projetant alentour des scintillements qui tacheront des pastilles de lumière sur les fronts des enfants jeunes ainsi touchés par le signe du meilleur, au moment où dans les jardins, les cours, les rues ou les squares, on les voit actifs et affairés à creuser des tunnels à main sous le sable, à emplir des seaux d'eau à la fontaine, à courir après des balles capricieuses, à faire voler des cerfs-volants modestes et hésitants, à tenter de faire entendre raison à ce nouveau monde extérieur dont ils vont devoir apprendre à devenir les habitants amicaux. Sans méfiance ni répulsion devant la boue, les branches griffantes, les fourmis en colonnes, ils se ruent sur le monde, goulus, joufflus, encore enrobés par les petits bourrelets de l'âge néonatal. Ils zigzaguent, erratiques, affamés, titubants de curiosité de tout voir sans cesse, partout, en déplacement continu, grisé de sensations et d'objets nouveaux, renvoyés joyeux d'un bord à l'autre du ring par les cordes élastiques, aussi petits

papillons libres de butiner sans route tracée et toujours avec grand sourire de bouche rieuse qui leur permet d'avaler le monde, d'aspirer, aspirer, pour faire carburer à l'intérieur d'eux la petite chaudière à bonheur et à jeu. Regardez-moi les joues rebondies de ces petits mangeurs de voir, d'entendre et de toucher. Ils se jettent, ils s'ébattent dans le bain de l'air léger de la vie qui commence à chaque seconde... en état de perception ouverte, pas encore gauchie et contractée par le rôle qu'il va devoir leur importer de prendre pour assurer la fonction productive à laquelle, dans le futur, la conjonction des intérêts et des réalités ne pourra les soustraire. Mais ils seront féconds et leurs nombreuses familles grandiront dans des vallées intoxiquées par les nouvelles industries et les yeux rougis de larmes ils descendront dans les rues, serrés en masse, foulard sur le visage pour menacer les états pollueurs et boycotter massivement, démocratiquement, les produits des grandes firmes brûleuses de climat qui fondent la prospérité de ces mêmes états. Les calottes glaciaires s'amoindrissent, les continents se réchauffent... où ira-t-on chercher l'écoulement d'eau fraîche lustrale que réclament les petits sanctuaires de forêt où les défunts

revivent en floraisons périodiques de massifs de fleurs aux teintes passées, insistantes et visibles comme des pages de journaux anciens où pourtant les bonheurs et espoirs du futur se laissent furtivement déchiffrer, territoires sauvages de cheveux végétaux emmêlés, de masses forestières opaques où le soleil ne pénètre, plaines hirsutes où s'affrontent les herbes disparates, où les fleurs géantes à visages parlants, aux tiges noueuses, solides comme des troncs, récitent en litanies les conversations humaines du monde entier et jamais ne s'interrompent, jamais ne répondent aux questions des explorateurs et jamais n'ont pu être enregistrées. Les appareils les plus sensibles perfectionnés ne restituent de leurs paroles qu'un léger bruit de souffle uniforme, la voix éternelle, originelle, de la vie, qui ne dit rien, et nous laisse seuls avec notre confusion mentale saturée de mots. La sève de ces fleurs parlantes est le silence, l'absence absolue d'intention, une existence qui ne se constate pas elle-même, un principe vital puissant, présent, en fonctionnement, par lequel nous sommes animés et que nous croyons nommer, étudier, infléchir. Mais ce nous-même, sourd et muet, nous dépasse et nous porte, il n'est pas notre ami, pas notre

ennemi... c'est le neutre. Il nous est. Nous le sommes. Impossible objet qu'à distance jamais ne pourrons examiner. Comment en effet la pensée peut-elle se saisir elle-même sans, par cette saisie, modifier ce qu'elle est ? Pour accéder à cette opération impossible, devons-nous élaborer une machine, un assistant objectif, pour nous aider à déconstruire les paradoxes qui soutiennent nos vies entières ? Nous pourrons alors partir édifier des pylônes de béton monumentaux sur les rives sauvages du Fleuve Jaune, constructions inhabitées, symboles dressés de notre savoir, de la nouvelle règle qui soutient le développement de notre pensée.

Nos âmes, nos peurs, nos ignorances, nos crimes, siffleront dans les pièces vides envahie par les vents, nous donnant liberté d'arpenter les yeux grand ouverts de bonheur glouton les pays qui nous semblaient autrefois hostiles. Attablés sur un port ensoleillé, nous lèverons notre verre de vin pétillant vers l'horizon au delà duquel vivent les homme, femmes et enfants éparpillés que nous aimons et qui à nos yeux rendent hospitalière la planète d'où nous émergeâmes. Organismes marins trempés de froid et d'ignorance qui se hissèrent sur le chaud des jungles, nous entredévorent pour ne pas mourir,

formes vivantes ne sachant que vivre et transmettre la vie, palpitations, claquements, réflexes, déjections, sécrétions, fafilements, éclosions, transparences, langues, mâchoires, queues, course, léthargie, hermaphrodisme, vigilance, vibrations, agitations, laitance, agglutinations, fuites éperdues et aveugles dans la gueule fétide du prédateur aux rangées de dents broyeuses et sectionnantes. Ou simple béance qui laisse entrer en elle et avale jusqu'à un estomac saturé de suc digestifs à effet immédiat. Grosse guerre machinique où les petits fantassins boueux et résignés se laissent manger par les claquements de gueule des obus qui tapent. Loin, loin étaient les bals populaires et les cabarets joyeux, loin,loin sont les boîtes techno pour les jeunes Hébreux qui mitraillent au nord vers la frontière du Liban, à fond, dedans, plus fort encore déchire le son d'Iron Maiden dans les casques des jeunes tankistes états-uniens sur le sol d'Irak. Bomb, bomb, sonne le pied des sons de rap hardcore dans la tôle des petites voitures noires de banlieue rapides, fenêtres ouvertes, les mecs vous balancent du lourd, cette puissance qu'ils cherchent aussi deux fois par semaine dans la salle de muscu le soir. La voix de la basse n'est pas un son, c'est une tonne de béton, de bois, qui

assomme, qui réveille, qui alourdit l'oxygène autour de toi, qui trimballe sa vérité installée, te communique l'idée de la force et sa couleur, mur lourd qui n'agresse ni ne ment et donne à ton poulx la bonne chaleur qui fait la vie des profondeurs. Pas d'envie, pas de guerre, la calme besogne d'un désir qui sait vouloir, marque sa place en venant emplir un espace qui nous semblait plein, sans crissements ni fusées, longue diffusion d'ondulations sonores arrondies, courbes de femmes chantées par la voix grave basse d'un homme souriant aux souvenirs qui ont bonifié son corps massif et précis, primate supérieur sophistiqué, assis sur une vieille chaise au soleil devant le bois de sa maison, posé sur la douceur du creux lissé des marches concaves d'un escalier de pierre d'église, de mairie, de musée, foutrement insensible aux images brouillées de téléviseur hertzien, haut-placé sous le plafond du café-tabac, vieux bègue à clins d'oeil zébrés, fidèle transmetteur des combats de balle-au-pied sur les gazons lointains de froids pays. Et que même sous le ruban adhésif, les fissures et la crasse, parvient à sonner le portable monobloc à petite fenêtre verdâtre, en la coque duquel un monde entier peut venir dire sa parole, éternité du moteur et de la carrosserie de la

voiture japonaise cuite et recuite de pluies et poussières, endurance du PC à écran cathodique jamais épargné par les canicules d'un petit bureau de garage couvert de bois et tôle. Quelle belle vie dure pour tous ces objets vaillants et méritants, adoucis et dressés par la main de l'homme, de la femme, son amour, sa négligence, son savoir lent et tranquille, calé sur le vrai rythme du temps, celui qui ne se gagne ni ne se perd tant il est plus respectable et affectueux dans l'écoulement lâché et bienheureux de son flot sans obstacles construits. Il se tarit sous l'intention et ne prospère que dans l'ignorance de sa valeur prolix, élastique, indulgent à ceux qui cessent de l'évaluer, soupeser, ausculter, négocier. Les pièces d'or posées sur l'ancienne balance d'orfèvre jamais ne guériront les chagrins d'amour des amants séparés, mâle et femelle, contrepoids l'un de l'autre en instable équilibre, vivant, dans une tension venue du mouvement du désir, comme les ailes d'avion qui ne trouvent sur l'air appui que par la vitesse, propulsion sérieuse et fiable qui jamais ne trahit l'aéronef et toujours dans le bon sens le fait mouvoir en vitesse précise entre les parois transluminescentes d'un canyon logique, voie d'honneur ouverte à la lucidité, long bateau qui

transporte le paysage et t'emmène avec sa proue bien au delà des entrelacs virtuoses de tes poursuivants, le front face aux cinq soleils-frères qui fixent l'espace dans un embrasement azuréen où tu respires libre et conquiers du regard les avens circonvoisins, les continents que caresse ta pensée, les époques apaisée, qui flottent et attendent que tu viennes leur donner l'écho de ta voix, l'éclat de tes mots, l'envol de ta joie dans les ciels modernes transparents de mégapoles atomisées, disséminées en points de passages, acentrées, agitées et productives dont le seul son lointain est un chant sobrement modulé, plus fin et doux encore que le souffle savant du joueur d'ud [ ney ?], héritier novateur d'une tradition tenue d'orants en longues robes impériales aux lèvres palpitant à peine les odes envoyées aux profonds mystères de la nuit où adviennent nos tentatives les plus sincères, où la révolution de nos corps parvient à nous dissoudre et nous donner ainsi notre plus sensible matière. Loin des appels indignes et de la violence cupide que déversent sur toi les haut-parleurs de radio. Une rhapsodie de vils stimuli qui s'abattent en pluie, en viols pédophiles, jactant, de toute gouaille et de tout sérieux autorisé, braillards, nazis, nasillants, veules et obstinés, gourmands des

croûtes durcies de ton corps malmené. Entendez ces voix scélérates, crapuleuses, qui donnent caresse. Qui donnent bâton. « *Votre pouvoir d'achat baisse, hein ? Il fond, hein ? Chez Super-U, plus de 120 produits à prix sacrifiés.* » « *Entre la perte de pouvoir d'achat et le désengagement de la Sécu, pas facile de se soigner.* » « *Votre facture de chauffage vous fait hurler ?* » « *Découverts autorisés.* » « *Gratuit !* » « *Crédit de restructuration.* » Les vautours sont là toujours pour vous arracher des morceaux de peau. Tout se vend, même la crise. Mensonges... Et qu'annoncent les speakers après les tunnels de pubs anxigènes ? « *Le CAC 40 est en hausse...* » avec dans la voix une inhabituelle légère trace d'hésitation, de gêne, un début de honte. Mais ils sont vite remis en selle par le rythme des cotations et le découpage mutilant de la grille des programmes. Une Grosse Gruge est en cours de déploiement dans l'infrastructure de nos vies, montant à la surface sous des aspects qui nous paraissent banals, fatals, nécessaires. La Crise, n'est-ce-pas monsieur ? Déflation, licenciement, suppression des budgets d'État pour l'éducation, la santé, disparition des plans de recrutement dans les entreprises, plus possible d'acheter son appartement, sa maison, les banquiers ne prêtent

plus aux pauvres. Les professionnels de la finance et des affaires socialisent les pertes, comme on dit. Grosse Gruge. Sous nos yeux. Ils ne recevront pas de punition. Pas de fessée déculottée. Les variables d'ajustement, elles ne sont pas chez eux, elles ne sont eux, elles sont nous. Nous, c'est nous, la majorité des citoyens – ou plus exactement des consommateurs, puisque la citoyenneté se déporte peu à peu de la carte d'électeur vers la carte de crédit, vers la carte de défiance. Citoyens assommés, peuple en houle molle des états démocratiques de marché... Mieux vaut ne pas penser aux habitants des régions pauvres où nos industries minières occidento-centrées utilisent la guerre et le népotisme pour préserver leurs activités. L'humain est cupide, dévoré par la convoitise. Jamais rien ne sera assez opulent pour apaiser cette passion. Grosse Gruge en 1929, avec une guerre mondiale comme apogée et instrument du redémarrage des économies. Les camps nazis, métaphores du monde à venir. Laboratoires d'essai. Gros prouts accidentel. Embardées de la grosse machine en cours d'élaboration. Grosse Gruge. Sous nos yeux, en nous, avec notre accord, aujourd'hui en 2008. La planète, harassée, est le seul garde-fou qui demeure. La

limite absolue qui imposera le droit, le freinage à contre-cœur. Tant que la Terre est le seul espace de vie possible, l'hubris retombera, en bannière battue, assagi par la brûlure du danger de néant. Quand les rats pourront quitter le navire vers la nouvelle Amérique extraplanétaire, la plèbe deviendra chaos de terreur, ou languissante masse amorphe... d'en-haut, les Olympiens, les Captain Marvel, ordonneront. Batman, Flash, Hulk, Spiderman et le cortège de tous les autres dieux décideront du sort des populations de l'Empire jusqu'en ses provinces les plus reculées. L'essor des capitalisations d'entreprises épousera les courbes corporelles de Wonderwoman. Les villes centrales disparaîtront, dissoutes dans leur propre expansion, reformulées en banlieues interminables, saturant la surface entière du pays avec un semis d'habitats autonomes en un réseau de peuplement dont le world wide web fut la matrice, l'agent, le laboratoire, la préfiguration électronique. Nous devenons le réseau que nous avons construit. En l'utilisant, nous intégrons sa nature, nous l'incarbons, et nous voici messages nomades, paquets porteurs d'informations partielles, ignorants du Tout auquel nous contribuons. Fin de la propriété. Nos maisons et nos biens sont loués au mois, couverts par des

contrats de maintenance. Notre foyer, c'est notre machine de calcul et de communication portable, notre assistant personnel digital, notre alter ego électronique, notre baluchon, notre capital, notre patrimoine... dont les données sont disséminées autour du globe sur des machines-serveurs anonymes et non localisées. Nuage de données insaisissables. Notre vie se développe dans un permanent recours à la prestation de service. *L'homo faber* n'est plus. *Homo [clientelus]* qui ne produit plus, mais pilote, coordonne les prestataires de service qui configurent sa vie. Lui-même tirant ses revenus d'une profession spécialisée prenant place dans l'offre mondiale de biens et services aux clients. Fin de la société des épargnants. Je loue ma maison, ma voiture, mon ordinateur, mes fauteuils... Mes objets ne sont plus moi. Je m'en distancie, je m'en libère tout en profitant de leurs bienfaits. Et je paie les prestataires qui me les mettent à disposition avec de l'argent qui ne m'appartient pas, n'existe pas, de l'argent emprunté, du crédit... Je ne gagne pas d'argent, mais j'ai recours à un prestataire qui va m'en fournir. Je ne suis pas possesseur de mon argent. Tout à la banque. Que me reste t-il ? L'essentiel. Ma vie, ma santé, ma vigueur, mon intelligence, ma capacité à travailler. Je suis mon

outil de travail, je suis mon patrimoine... fini le temps où je pouvais me cacher derrière mes richesses, mes possessions... rien ne m'appartient. Je suis seul avec moi-même. Homme libre debout devant les territoires à parcourir, habitant éphémère des lieux de passage loués à l'année ou au mois... obligé de tisser mon existence propre au dessus de tous les environnements de façon à être partout chez soi, de façon à disposer d'une bulle-rempart qui est mon foyer et que je pose partout. « *Wherever I lay my hat, that's my home* », dit la chanson de [blues]. « *Wherever I lay my laptop, that's my house*, » dit la chanson de nu blues. Paupérisation ? Retour à la féodalité ? Vies de journaliers qui louent leur force de travail, et persistance de la possibilité de propriété chez les ultra-riches uniquement? La vérité future ne se laisse pas si facilement attraper, nous la produisons sans la comprendre et il nous en faut élucider les développements. Le langage et son arsenal de mots arrivent après la bataille. Je post-conceptualise le monde pour ne pas perdre pied et me diriger de façon rationnelle. Pour dépasser, il me faut définir ce que je dépasse. Je fais sans savoir, mais si je ne sais pas ce que j'ai eu fait, je meurs mangé, ignorant, embourbé, en

état de terreur superstitieuse. Oui je peux faire fausse route, mais on sous-estime alors mes talents d'ingénieur obstiné, grâce auxquels j'élargis la voie nouvelle, la consolide et la prolonge, malgré les montagnes et les fleuves, jusqu'au littoral désert où, en quelques années, attirés par l'aubaine, des installations portuaires et des usines viendront s'agglutiner, tandis que sur le tracé de la fausse route grossiront des villes-étapes. Je peux ainsi quadriller le plus grand désert et le faire devenir la grande zone du transit et des échanges des hommes de la région jusqu'au jour où les mégaloïles en couvriront tous les sables. Sous l'érosion des envies, des idées, peurs et regrets naîtront des immeubles zoomorphes, taillés dans le cristal de roche. Chiens, colombes, éléphants et panthères culmineront au centre des districts les plus actifs. Des représentations de femmes et d'hommes géants, monuments et immeubles plus immenses encore, domineront les animaux environnants, mais aussi des objets également surdimensionnés comme cette viole de gambe de soixante étages, siège d'un conservatoire de musique ancienne. Grâce à ces hauts édifices, l'homme vivant au sein de la grande conurbation saura, optiquement, retrouver son chemin L'espace

urbain cessera d'être un muet sans visage, un labyrinthe de répliques trompeuses, un horizon plat de toits plats accessible au seul voyageur muni d'un outil de guidage, prison sans limites interdite au marcheur et à celui qui aime voir au loin son prochain avenir. Au navigateur qui fait route vers la bande pâle des côtes du continent sur la terre duquel, au lendemain du jour présent il posera le pied. Absent du passé, ce marin n'éprouve pas de nostalgie délicate en découvrant les ruines des civilisations déchues. Il en comprend le sens et l'utilité et ne se sent pas différent de ceux qui en édifièrent les constructions, façonnèrent les objets. Absent du passé, il voit le présent et ne sent nullement supérieur aux vestiges laissés par les femmes et hommes défunts. Il déplore l'échec de leur survie et se tient attentif à décrypter les conseils et avertissements que malgré eux ils ont laissés. La vérité, en les ruines dénudée, lui est utile pour élaborer les décisions et les règles qui souderont le groupe des débarqués. Ceux-ci, dont la cohésion n'est pas assurée par le moule restreint des parois du navire, doivent eux-mêmes devenir navire en l'espace de la terre inconnue et donc savoir se tenir ensemble? Le terrain n'est pas stable, aucun petit chemin pour aboutir à une

petite ville accueillante, aucun panneau directionnel en béton émaillé, pas de tranquilles pâturages où des vaches blanches paissent, pas de femmes souriantes à qui conter fleurette, à qui caresser les seins lourds et jolis, plus doux que des joues, pas de petit restaurant offrant un menu de midi à 9,90€ seulement. Le terrain n'est pas stable puisque les montagnes de l'horizon et la plaine ouverte à leurs pieds sont en accumulation de déchets urbains, déjections désobligeantes d'une cité lointaine installée à des centaines de kilomètres à l'intérieur des terres. Des mobil-homes en grappes méfiantes, attestent d'une activité de tri et revente des ordures entassées. Ces familles de déchetiers vivent sur une fortune éternelle qui ne fondra pas sous le passage des siècles. Je crains pour eux les maladies nouvelles, les intoxications, les empoisonnements.

Mais un dispensaire installé dans un autocar sans roues distribue pilules et injections, quotidiennement, à ceux qui partent fouiller les sols. Ils se souillent sous les rayons brûlants des longues journées de cette zone de planète où l'univers n'existe pas. Ils rêvent à des heures de repos sur des îles d'herbe douce, d'un vert frais et soyeux, aux reflets d'or chaud, berceau végétal

absent de leur paysage où la seule verdure qui tape les yeux est celle du vert muet des containers de matières chimiques. La grande industrie les salit, les condamne à grouiller et ramper nerveusement sur les flancs des collines instables hérissées de fragments pointus et coupants. La rouille blesse leurs jambes et pénètre leur sang, donnant à leur muscles la saveur et la force du métal. Ils ont en eux la science de la survie dans les boyaux creusés jusqu'aux objets électroniques dont les circuits contiennent les matières rares. Ils connaissent les chemins, les galeries, les plaines, les zones fraîches où les camions nocturnes viennent déverser de nouveaux rejets industriels et savent s'abriter à temps quand ce sont les avions-cargos qui lâchent les ordures du haut du ciel brouillé d'une vapeur inamovible, nuage formé par l'évaporation des substances liquides, par la pulvérisation des matières solides. Nuages irisés de gris et de jaune soufré, par où le soleil chauffe et donne aux hivers des températures tropicales anémiées qui autorisent les déchetiers à parfois se reposer, sur un sommet, allongé ou recroquevillés dans leurs légers vêtements de coton balafrés d'huile noire, de graisse rose, de liquides orange, bleus terne, jaunes chaud, les

bras et visages tannés par les heures de prospection, peaux brunies incrustées de poussière noire que la douche du soir jamais ne nettoie. La douceur de l'espoir ne vient pas visiter leurs heures de sommeil et jamais le goût tendre des fruits n'emplit leurs bouches de la caresse mouillée qui fait croire en l'avenir des saisons, en, la présence de la vie qui jamais ne trahit, en la solidité de la chair, en la fécondité de la terre et de l'esprit ingénieux de l'homme, son ami. Ils se souviennent des vergers rutilants, de jaune et d'orange, bruissant sous le vent des hélicoptères de guerre en mission punitive, ils se souviennent des bulldozers soulevant, charriant, aplatissant les maisons et les rues, métamorphosant les villes tranquilles en décharges et chantiers inachevés, déchirant le sol d'un labour stérile, venimeux, méprisant, soulèvement sourd enfermé dans le bruit des moteurs massifs d'où ni voix, ni regard, ni pensée, ne s'échappent. Enfant que la toux des moteurs gaza sur le bord des voies à grande vitesse où jamais nul véhicule ne stoppe. Où des hommes et des femmes, emportés dans leurs habitacles étanches, ignorent le don, du paysage, dégazent à sa gueule, le consomment et se l'enfilent, enfermés dans la vitesse automobile abstraite, parfois déchirée par des collisions où,

les tôles tranchantes font briller l'intérieur mou des chairs fraîches mutilées. Escargots écrabouillés. Coquilles brisées. Ils expirent sans comprendre, perdus lointains, dans la léthargie de la douleur et du refus de mourir. Loin de des accidents d'industrie, un promeneur attentif, peut, par les chemins de forêt et les routes vicinales, prendre possession, pour lui seul, et sans rien ni personne spolier, prendre possession d'un territoire qui n'a pour limite que son désir de voir et de sentir. Il connaît, ce promeneur, le doux tableau de son éjaculation d'amour projetée sur le beau visage de la femme vivante rencontrée par hasard, qui elle-même demanda ce geste, célébration du jaillissement de la force d'un monde tendu vers l'hommage à la beauté d'une compagne honorée, visitée, goûtée en tendre bouche jusqu'en ses lèvres secrètes relâchées, et dont les soubresauts, les cris, les étirement tétaniques, d'orgasme, proclament combien, en regard, demeure modeste la pulsion de l'homme, brève crispation pointue, qui nous fige, en elle, par elle, sur elle, partenaire attentif d'un corps de femme qui plus haut, sans limites, peut crier de mort vivante, épuisée, sismique, en rage d'un bonheur qui nous laisse à lui, accroché, petit canot à la remorque, dompteur vaincu des

glissantes dauphines, infatiguées de nage, des souples surfaces de peau courbée, nacrée, de charcuterie céleste et sainte, en pliures superposées, en molleses balançantes à sommets durcis, en évasements parfaits à la caresse du regard. Je savoure de mes lèvres posées le col de l'ouverture de cette amphore où je m'enfouis, qui me tient faible et agenouillé. Je suis mouillé d'elle et de moi, en émoi, nous sommes, additionnés, je suis en elle, et je vole et m'enfonce et avance et encore avance vers le moment où la vérité, enfin, sera dite, où le message, enfin, sera porté, diffusé, abandonné à la compréhension de ma pareille accablée, attentive à nous, abouchée, comblée, serrée, cerclante, sans barrière, magma vivant, frais et chaud, ma chair même, ma belle ployée, en appel cambré, en sommet touffu qui me sourit, vertical, qui me donne la clé, qui rend le monde certain, qui donne possibilité de s'apercevoir enfin unique et anonyme, fondateur et victime, en joie, en domination d'un fleuve qui nous étreint, nous emporte et en lequel nous plongeons avec le courage de notre race obstinée, compagnons et compagnes, mains serrées, crispées, muscles tendus, vite durcis, complaisants.

La piscine cubique aux flancs bleus carrelés dont tu es le centre, nageur immergé, est bloc de matière dure liquide, dont toute la masse à tes gestes s'oppose et répond, qui te porte en apesanteur, qui te prolonge et t'accompagne, ton ventre allongé survole ses plus profondes hauteurs, si tu connais des gestes de nage, elle te donne toute sa force, toute son ampleur... Piscine, lac, océan, elle est une masse unique dont tu as le pouvoir de mouvoir les molécules, outil géant, prolongement de ta main, de tes bras, de tes jambes et pieds. Toi, devenu grande matière enfin à mesure de l'espace qui en ton esprit depuis la naissance ne cesse de chercher à vivre plus loin, plus bon et toujours gaiement. Tu es attiré par la promesse de vérité. Les cultes, les dieux, les idoles, se bousculent autour de toi comme des quilles de chaos, la course du bateau que tu navigues ne connaît pas sa trajectoire mais l'espoir, qu'en lui contient sa bonne certitude, le fait chercher la destination dans la quête de laquelle tu embellis et améliores l'embarcation qui te porte. Nombreuses cabines confortables, étanches aux fouets des embruns, mobilier en palissandre marqueté, machines suaves, silencieuses, puissantes comme une tête qui pense, galbées des courbes des muscles élégants

des athlètes les plus fins et les moins fatigués. Étrave pacifique, nue de toute arme pointée, ne déchirant pas le voile de l'eau de la mer, mais l'embrassant avec tant d'amour que ni remous, ni fracas, ni écume ne viennent endolorir l'avancée puissante du navire juste, fort de la science de ses faiblesses, que les obus et les missiles trompés par son apparence de lenteur, ont le privilège de ne pas détruire. La lourdeur est un animal pesant et allongé, vorace, courageux, rajeuni sans cesse par l'éternelle jeunesse, un monstre, une loque musculeuse, qui au fond du lac emporte et enfouit ses victimes et n'est jamais attrapé par les maladroits chasseurs dont les meutes de chiens ennemis inefficaces le font se gausser de mépris et de suffisance. Les arceaux redondants de son échine écailleuse font bouillonner des marées contre nature, inégales, éclaboussantes et capricieuses, vers les plages en pente douce qui, trop tranquillement, reposent étendues, lisses et pâtissières, au pied des promenades maçonnées avec soin par des ouvriers réguliers et consciencieux. Quand une torsion de la bête plongée au large envoie de méchantes vagues cracher au visage des maisons, cabrées, ces vagues, comme des cobras, le ciel tranquille de la station balnéaire, bascule dans le sous-sol de

granit où, hébété, il affronte les faces à grimaces des nains malfaisants coincés à vie au profond des galeries de la mine, visages multicolores, peinturlurés par un artisan rongé par la douleur de la folie, quêtant jusqu'à l'épuisement de tous ses poumons, la douceur d'une voix aérienne qui lui dirait que son tour est venu de transiter vers les hauts buildings où le luxe culmine, où le paysage le plus lointain se reflète avec bienveillance, précision, docilité, jusqu'à presque donner à ces contractions l'apparence de l'invisibilité. Mais ces immeubles jouent de bien mauvais tours aux manants embourbés dans la terre gluante, comme prisonniers de l'estomac d'un boa constrictor, condamnés à survivre jusqu'à la mort sous l'abri des toits de huttes freluquettes, vivant du chiche commerce de fromage artisanal à pâte crue, fabriqué sans conviction et vendu passivement à la lueur des chandelles sous les voûtes suintantes de la halle souterraine. Le soleil vient rarement réchauffer le grain de leur peau, leurs pauvres visages demeurant pâles comme du pain blanc de mie mal cuit, malheureux oiseaux hirsutes, éplumés, froissés, chiffonnés, à la lourde démarche inégale, aux ailes poussiéreuses, créatures myopes, clouées au sol dans des villages et villes,

où les craintifs et superstitieux commerçants agrafent à leurs portes vernies des chauve-souris agonisantes pour se prémunir des phrases trop rapides prononcées par les femmes et hommes intelligents dont ils savent qu'ils menacent la régulation de leur monde. Cette foule peureuse est une force qui peut pousser au fossé les plus élégantes et stables berlines automobiles, les plus pesants et charpentés carrosses. Elle brise les tibias, crucifie les christes, alourdit les vents d'une puanteur de choléra, elle gronde, elle flatule, elle prétend à la rhétorique et ne voit pas l'aspect d'odieux comédon qu'elle présente aux regards des étrangers affligés, parmi lesquels les moins impressionnables et les plus expérimentés n'attendent pas longtemps avant de venir planter des canules dans la grande masse distendue d'où le pus sous pression se vidangera en gargouillis désobligeants, comme un rôti étendu, symptôme de l'affaissement d'une force mais non de sa disparition définitive. Pour bien des regards, la salve chaude et régulière d'un cul de coliques tourmenté serait hautement préférable et moins inquiétante. La maladie est guérissable et son épreuve ennoblit la victime, le plus souvent de bien peu, mais c'est une patience infinie qu'il faut déployer pour oser vivre avec le monde, et

chanter et danser avec lui sans que jamais il ne soupçonne chez nous la moindre duplicité. La cohabitation dans les grandes étendues urbaines n'est possible que par l'acceptation victorieuse de ces conditions d'existence et de partage. Les visions et les émois les plus intenses ne sont éprouvés que dans le secret des basiliques, des chambres closes ou des clairières éloignées. Le gaz de l'industrie et de ses marchandises nous oblige à porter des masques de tragédiens grecs, visages constants, stables postiches d'argile cuite, muscles figés comme de l'os ou de la fibre sèche de jambon sec. Visages noués, modelés par une douloureuse traction interne que même la mort ne fait cesser, mais que rend immortelle le coup de grâce de la *rigor mortis*, tension jamais relâchée qui réduit le volume de la tête, comme le voyait si bien le Giacometti sculpteur-dessinateur, petites têtes denses, clouées au centre des champs de forces de l'univers, les lignes de perspective droites et tirées comme des câbles marins d'acier tendu, en effort de traction, en immobilité vibrante, vivante âme mise à nu comme un nerf hypersimulé, surface ineffleurable par le moindre souffle, même le plus complaisant, le plus charitable, le plus délicat, lequel au contact de cette ligne à haute

tension serait calciné, vaporisé en un claquement de la douleur qui, par imprégnation, fossilisation, est le composant unique de la matière de cette ligne. Voyez comme est puissante la surface tendue et rutilante d'un modeste abcès, d'un panaris à crâne rougeaud, fine membrane en extension suprême, foyer de cellules affolées proliférantes, bourgeonnement, surface saturée de sensibilité vivace, symptôme de la puissance vitale de la force organique, de la force qui organise le monde où chacun de nous, par les innombrables emplacements et mouvements de son corps, produit l'énergie nécessaire à l'avènement. L'oiseau en vol qui cesse de battre des ailes, cesse de se battre, de battre ses flancs, devient le jouet vite délabré de la force impersonnelle des vents, des masses d'air chaud et d'air froid, cherchant leur impossible stabilité. L'équilibre maintenu vient de la capacité à ne pas attribuer aux questions une valeur sacrée. « *Quand cessera-t-il de se poser des questions sur les questions qu'il se pose ?* ». Et c'est là encore une question... Savoir que les réponses n'ont pas besoin de question. Questions qui sont des coups de pioche. Il faut s'interrompre, s'essuyer le front, boire de l'eau, regarder le ciel ou un ami, puis prendre la pelle et remplir

gentiment sa brouette. Et puis aller creuser ailleurs, ou élargir la zone, poser des étais, des échelles, échafauder tout ça. Combien, sinon, finissent étouffés dans l'effondrement des parois abruptes. Creuser signifie construire. S'instruire. Se donner du corps, de la voix, un abri, élaborer son artefact. Comme le chef-d'oeuvre d'un compagnon à la fin de son tour de France. Édifier un beau tombeau qui servira de but de promenade pour les amoureux, les familles, les marcheurs solitaires et les érudits. Les voyageurs de hasard qui ont quitté l'itinéraire quotidien, abandonnant la protection de leur dieu qui jamais n'a voulu se montrer, grand horloger d'un univers vide et silencieux, grande boîte creuse en planches grises et sans secret, où les plumes de quelques vieux dindons restent collées tandis qu'au dehors, dans une campagne féodale, retentissent des cloches de ville. Et que brillent haut dans le ciel azuré les girouettes dorées d'un château qui pourrait être le Louvre. La neige tombée a fait s'approcher les bêtes féroces, babines retroussées sur des dents d'ivoire lisse, beaux objets de morsure et mise en lambeaux, bijoux, parures, plantés en leur logements naturels, grottes molles et chaudes où le souffle chauffe sa braise. Où l'ours ennemi sentira la

coupure aiguë dans les faibles parties de son cuir et devant laquelle viendra siffler en vain l'épée du *condottiere* piémontais, personnage pacifique malgré lui, que les défaites successives ont embrumé de vapeurs d'alcool jamais dissipées, ectoplasme de monde incertain d'où la chance et la bonne fortune semblent pouvoir, d'un moment à l'autre, émerger. Les rubans et les franges qui ornent l'habit de ce cavalier bigarré, baroque, oscillant du bouillonnement passé des missions mercenaires lucratives, tombent sans vie sur la poussière et la crasse du tissu de brocard déchiré. Vieux comédien sans le sou qui espère encore susciter l'intérêt dans quelque village lointain, où la réputation de sa chute ne serait pas parvenue. Comme un voilier fantôme, il s'approche inexorablement, source d'aucune menace physique. Il grandit au dessus des plaines, il navigue et grandit dans un espace sans horizon où s'est faite la jonction ciel-océan, résolue en une atmosphère fumeuse à lambeaux de volutes blanches, une vapeur abondante et fluide, comme en les parois d'une [marmite cryogène – labo ]. Le cavalier-voilier me traverse et je ne perçois ni froid ni chaleur ni aucun souffle. Il m'a ignoré, perdu dans une recherche qui me surpasse et me disqualifie, me refoule dans un monde étroit où

je dois faire la queue au guichet, mon reçu numéroté en main, si je ne veux pas risquer une rebuffade et la mise au ban. J'aimerais entendre sa plainte lugubre, sa respiration aquatique de scaphandrier en péril, j'aimerais frissonner de peur et d'admiration devant le mystère, de nouveau croire, comme mes ancêtres, en la possibilité du royaume de la Mort, me languir d'effroi en voyant les corps ectoplasmiques s'élever dans la pénombre du salon Empire où se déroule la séance de spiritisme, en distinguant les traits flous, pâles et désespérés d'un jeune garçon renversé par un fiacre. L'au-delà me dépasse et se perd loin derrière. Il m'outrepasse et me laisse, isolé dans un champ de tombes turques anciennes, au moment où le violet de la nuit du Bosphore autorise encore quelques horizons de crépuscule fauve à venir s'oranger en lui en strates effilochées aux extrémités, lourdes nappes gazeuses et stables, bandeaux de matière nuageuse à consistance indéfinie.

Mais je serai sauvé de la tristesse par l'apparition, en ce même espace, de la forme légère d'une grande nageuse tranquille, au corps si parfaitement aquatique qu'on voudrait s'y arrimer pour dans son sillage en tout confort passif et délicieux, sur le dos, laisser ses yeux

flotter au ciel et percer le secret des autres mondes qui nous attendent. Miraculeusement, ni le soleil, la soif ni la faim ne me frapperait et pourtant mon corps entier affirmerait sa pleine et matérielle présence, celle d'un système en totale interconnexion interne, homéostatique, à l'apogée stable de son fonctionnement, empli de l'amour de ses parties pour le tout qu'elles constituent, source de naissance, jaillissement venu profond des strates des premiers temps du monde, vérité fraîche, frémissante, inviolée par l'atmosphère de la surface où fleurissent les constructions éphémères des expositions universelles. L'ancien palais maure du Trocadéro, devancé par une statue de *toro* massif, domine la Seine où bientôt se dresseront, affrontés, les pavillons russe et allemand. Paris de pacotille, de mai à novembre 1937, la technique et les arts ne pourront empêcher la guerre qui depuis des années couve à Berlin. La destruction des édifices, factices ou pas ? de l'exposition précède ainsi de quelques années celle de l'Europe. Il nous reste aujourd'hui les bâtiments du musée d'Art moderne et du palais de Tokyo pour toucher de la main cette pierre de paix en sursis, ces fausses portes de bronze massif, décor d'un pays idéal, héritier de la Grèce rêvée du temps

des philosophes, creuset du plaisir, de la sagesse, de la démocratie. Droiture haute et attique vitalisée par la géométrie organique, exubérante, chaudement humaine et compliquée de mille détail des arts d'Afrique, d'Asie et d'Océanie. Il fallait oser, sans plus y croire, conjurer le déclin et la perte de contrôle dans un monde devenu trop électrique, trop pétrolier, trop multilingue, trop vigoureux et inculte, si fort et poussant vers l'avant, auquel on n'osait plus, ne savait plus, parler des anciens au présent, parler de ces absents qui nous fondent et nous autorisent à bouleverser les édifices par eux construits. Du fond du passé proche, ils nous disent que la pierre des montagnes verra notre mort et la naissance des enfants de nos enfants, en tous lieux, en toutes joies et que ces venues au monde expliquent les mystères du brouillard de la nuit, du trop grand soleil et des crues des fleuves larges comme des rêves d'espoir, du delà desquels nous parviennent les parfums de la terre de l'autre rive, fruits mûrs, boue féconde, rouge terre humide étendue entrailles ouvertes au soleil, aux insectes et aux vents qui parsèment, aux chants des petites communautés serrées dans des églises de planches et bambous, blanches vêtues, organisées, ne craignant pas les

démons de l'alcool, soudées aux travaux réguliers que chacun aime, modestes tâches pourtant si cosmiques en lesquelles, comme en la cornue du chimiste, se révèlent tous les grands secrets du monde vaste que personne, pas même les plus aventureux voyageurs, n'a jamais pu fouler en entier de ses pieds. Ces constants artisans sont loin de la cohue des nouveaux centres urbains, de ces gares/bureaux/galeries marchandes/cinémas où la vie sociale des nomades se concentre quelques heures avant qu'ils ne regagnent les espaces verts et résidentiels des grandes ceintures périphériques. Future société déjà respirante où s'unissent et se contrebalancent en harmonie démocratie électorale et démocratie militante, ainsi que le théorisèrent les juristes et constitutionnalistes réchappés de l'Allemagne de 1933. Faisons-leur confiance, comme aussi à ceux de l'Espagne, du Portugal ou de la Grèce qui ont inscrit le droit à l'insurrection dans leurs constitutions. Démocratie électorale où le suffrage désigne une assemblée traversée par les conflits de la société qu'elle représente... démocratie militante qui réaffirme et maintient les valeurs fondamentales de la République dans des conseils non élus à fonctionnement collégial, nommés à l'unanimité de toutes les forces

politiques en action dans les instances exécutives et législatives de l'État. Au contraire des assemblées élues, qui expriment l'hétérogénéité, ces conseils à rôle de surveillance et de réaffirmation des principes démocratiques sont représentatifs de ce qui fait l'unanimité, l'union, la permanence de la société constituée. Ces beaux concepts sages et rationnels vivent mille tourments, torsions, déchirements, percements, lorsqu'on les emmène avec soi sur le trottoir des rues, sur les quais et dans les couloirs des gares. Ils marchent à tâtons dans les herbes giflantes des terrains vagues nocturnes, se font griffer par les ronces nourries de ciment et de ferraille oxydée, aveugles comme les immeubles murés, perdus dans un gris béton comme le ciel, leurs voix râlantes faibles n'alertent personne, ils zigzaguent, titubent, se heurtent aux obstacles d'une ville qui ne les comprend pas, les expulse et dévore, eux, devenus bactéries corruptrices, corps étrangers qui jamais ne reverront le soleil sur les vergers de leur terre natale. D'autres mains cueilleront les citrons, les oranges, les amandes et olives et les chargeront dans des camions chauds de poussière et d'essence. D'autres fronts sentiront couler la sueur du travail dur et mal payé, sentiront couler l'eau

tiède du tuyau d'arrosage en plastique jaune de la douche d'une petite maison modeste au toit plat, patiemment construite parpaing après parpaing, année après année, salaire après salaire, crainte après crainte, naissance après naissance, bonheur après bonheur et toujours gardant le goût de ce qui vient, de ce qui va, l'amour de ce qui ne cesse de naître et grandir, même difficilement et qui résiste à l'immobilité destructrice du temps, à l'absence de mémoire, à l'absence de mots d'amour et de joie, à la pure géologie, aux cycles logiques du biotope qui jamais ne doute, jamais ne pense, n'est qu'une masse existante où les humains seul peuvent dire ce qui est. Cachés dans les buissons urbains, nous prospérons, à l'abri du silence qui n'entend pas les appels, victimes aussi parfois d'un silence pire qui est celui des oreilles qui ne veulent ou savent entendre, victimes d'une solitude qui gémit sans fin au sein de la foule, isolement bourdonnant de questions, de voix imaginaires qui reprochent au sans-logis d'être pauvre, impuissant, imposteur, parasite, assisté, agressif, et tant de voix et de mots qui s'entrecroisent et forment une prison à la trame dure et serrée, qui obscurcit le jour éclatant et devient refuge, le cachot final où même les voix des geôliers ne parviennent pas.

Humidité des profondeurs maçonnées où croupissent les rêves autrefois si batailleurs et bondissant. Seul salut, la prière à la flamme d'une chandelle de suif condamnée, tandis que perlent de la pierre noire visqueuse des gouttes glaciales d'eau méchante, minérale et infertile. Abysses du Moyen-Âge carcéral, puits empoisonnés par les corps morts sous les dernières vagues de rapine des hommes en armes égorgeurs de serfs et paysans, négligeant la vie des autres comme eux-mêmes furent négligés par l'absence de parents éreintés d'impôts, de faim et de peur de l'Enfer. Vies de terre, de métal rare et chauffé à blanc, d'hiver, de neige, de loups, de méchantes blessures gangréneuses et d'inutiles prières à un Dieu muet, ignorant, égoïste, narcissique et violenteur. Croyances d'alchimistes propagées de campagnes en campagnes, foi dans les sorciers et sorcières, désir caché des sabbats blasphémants et souilleurs, énigme d'un monde fourmillant d'âmes et miracles, cheminement opiniâtre du monachisme et de ses scribes, fondateurs du nouveau monde à venir. Femmes faisant ployer les seigneurs faisandés sous le joug de l'art galant, civilisant ces brutes assoiffées de chasse et d'acide urique, de jeu, de beuveries, violeurs

impuissants à comprendre et regarder sans peur les maints plis et replis de la fleur de l'autre sexe, cette ouverture menaçante, lieu du secret où s'élabore la vie donnée par Dieu... mais aussi pour les paillards esthètes nourris de poésies et de romans, la jolie vulve échauffée, corail lisse détendu, abandonné, surtendu en son point sommital, qui appelle son partenaire phallus à tête rouge cramoisi, et l'invite à jouer à se mouvoir dans le fonctionnement tant espéré et si parfait auquel, de concert, les esprits emportés viennent se joindre.

.....

En Berlin, la mémoire dissidente franchit le mur imaginaire pour fuir la misère nouvelle des grands espaces marchands, sagement opulents, magasins chauffés, aux vitres de portes ouvertes sur le froid trottoir où clignotent les baraques du marché de Noël, crèches de bois, fête foraine, pains d'épice et gobelets ambulants de [*glühwein*] fumant, beignets, bougies, crêpes et bonnets de laine, champignons frits, demi-mètres de *bratwurst* débités en poupons brillants prisonniers des mâchoires du bon pain. Photographions la tour en bois verni où aux

étages tournent les personnages à têtes rondes, soldats à coiffe tubulaire, policiers gentils, anges colorés, princes et princesses accoudés, en rotation sur leur plate-forme de groupe. Quelle prévision météorologique vont-ils produire, ne sont-ils que les descendants des naïfs automates du siècle 18 ? j'ai peur en pensant au moment, le soir tôt dans la nuit, où ils seront stoppés et où je comprendrai, peut-être à mes dépends, à quelle fonction de régulation cosmique ils sont assignés. Les cuves de [*glühwein*] pisseront, percées, des jets divergents sur les trottoirs de l'ancien ministère de l'Air et les déchets de *dresdner brot* garni de fromage fondu s'échapperont en essaim des poubelles?

////ud ou ney ?/////////  
////[marmite cryogène – labo ]////

///Commencer le roman facile et imprévu, comme les picaresque, les romans du XVIIIe siècle où tout est possible, rien n'est planifié, où on fuit l'ordre extérieur, imposé, où on ne

reproduit pas le processus industriel que la société nous impose... Rabelais.

////////////////////////////////////

Le texte naît du texte, mais c'est le monde vécu qui ainsi s'exprime.

////////////////////////////////////  
gravillonneux ?////////////////////////////////

>Vérif tribus primitives faibles et malades

>Vérif d'aucuns pensent + modelo

> ortho.didgeridoo

>Brunehaut-ault ? //Grévy Pdt IIIe Rep ?

« Sybil, t'es pas une grosse douée. »

.....

%%%%%%%%%%  
%%%%%%%%%%  
%%%%%%%%%%googlisme%  
%%%%%%%%%%  
%%%%%%%%%%

Loin de ces ténèbres premières, l'activité du monde électrique revient te baigner de ses flux numériques, hertziens, de ses pages de textes et d'images, du son des nouvelles auxquelles un jour tu n'aura plus le temps de croire. On me dit ainsi que les partisans du parti sont en congrès dans la ville de Reims et qu'ils peinent à désigner un leader. C'est le temps de la « désunion socialiste », où les ténors s'affrontent en match, où les motions figent l'avenir, où les militants prennent conscience que le temps des soldats est passé, que la guerre politique s'étiole, que la France du général De Gaulle est histoire décédée, il ne s'agit plus de militer, mais d'agir et de vivre ouvert au monde qui se crée à travers nos corps et nos voix, de quitter le huis-clos des congrès, le piège des sections qui coupent... les militants sont en retard, ils ne pourront jamais rattraper les heures anciennes de l'histoire et les adhérents feraient mieux de décoller et de se foutre des affiches de ce projet mal parti. Ségolène Royal, Martine Aubry, tant de haine et de fragmentation pour le pouvoir suprême, pas d'envol dans un ciel pur et nouveau. Qui d'autre encore ? Delanoë, Hamon, Jospin, Fabius... leur faim n'est pas convaincante, ils sont prudents, ils jouent aux fiers à bras, ils arithmétisent ou tentent de se

placer dans le vent. Le socialisme a vaincu. Outil glorieux et désormais obsolète, il ignore qu'il a cessé de vivre et poursuit sa course, infonctionnel, inutile, superflu, inexistant. Il faut se séparer. Fermer la vieille boutique et en écrire l'histoire passée, avec cérémonies du souvenir. Vite, vite, il faut aller ailleurs et crier plus fort avec de vrais mots tout frais ! Voyez le mercenaire Nkunda qui ensanglante et détripe le Congo, le Nord-Kivu et l'envoyé de l'ONU qui vient en voyage, envoyé spécial, ex-président nigérian, Oleusegun Obasanjo ainsi nommé, que va-t-il faire ? Les richesses minières pharaoniques de la région des Grands Lacs sont la cause du malheur. Les tensions ethniques ? Mon cul. La recherche du profit est là, on le voit, il assure l'infrastructure du drame. Qui paye Nkunda pour sécuriser les terres d'exploitation minière ? Les états-écrans de la frontière, perfusés d'euros et dollars par les compagnies occidentales supranationales. Les minerais rares, ils nous les faut pour fabriquer les téléphones portables de la planète. Ceux des hommes et femmes de de New-York, comme ceux des hommes et femmes persécutés de l'Afrique. %%%%%%%%%%%  
%%%%%%%%%%

%%%%%%%%%%  
%%%%%%%%%%  
%%%%%%%%

////////////////////////////////////  
////////Le livreur de pizza accidenté est rouge  
d'un sang qui pourrait être de la sauce, ou les  
deux, ou ni l'un ni l'autre, car la combinaison de  
la compagnie Speedzza est rouge. Les pompiers  
sont rouges. Où sont le sang, l'étoffe, la tomate ?  
Le blessé se relève. C'était un homard géant  
échappé d'un musée d'art contemporain. Mais  
que faisait-il sur un scooter de livraison ? C'est le  
patron de Speedzza, arrivé sur les lieux en  
Porsche rouge qui donna l'explication : « Le  
pauvre cherchait du boulot, je savais pas qu'il  
était en fuite. » Les paroles appréciables du chef  
des pizzas furent suivies du moteur du 4X4  
coquelicot d'un directeur de galerie qui réjouit  
tout le monde en annonçant qu'il rachetait le  
homard au double de son prix, car un crustacé  
aussi travailleur intéresserait ses richissimes  
clients. Le musée fit des difficultés pour céder le  
homard, bien inaliénable des collections  
nationales, mais le galeriste fit don en échange de  
trois oursins boursicoteurs bleus, bien plus rares  
et artistiques que le crustacé pourpre.

.....